

# L'église Saint-Loup *de Bellot*



# L'église Saint-Loup



Inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques le 13 juillet 1926, l'église Saint-Loup constitue un remarquable témoignage historique, artistique et religieux en Brie.

En 1112, un curé exerce déjà à Bellotum sous l'autorité de Manassès Ier (évêque de Meaux), probablement à *la vieille église* (sur la Butte Maupoix, près de la *Fontaine aux Lièvres*).

La construction de l'église Saint-Loup s'étend du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, le plus ancien acte d'état civil datant de 1511, rédigé par le curé Favereil. L'architecture offre un heureux mélange de styles roman et gothique, avec la base du clocher en bâtière des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les fenêtres à rosaces du XIV<sup>e</sup>, la nef de plein ceintre et d'ogives des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, les colonnes à chapiteaux sculptés, les deux chapelles latérales et le porche du XVI<sup>e</sup> siècle reconstruit en 1843 avec des matériaux anciens.

La noblesse locale a profondément marqué l'histoire de l'église depuis le Moyen Âge. Les seigneurs du château de Bellot (Maupéou, De Tressan) contribuent au prestige et au soutien de l'église, tandis que les seigneurs du fief indépendant de Culoison (Du Gourdel, Du Buisson...) ont une présence plus directe dans l'église, notamment par leurs sépultures.

Une fresque monumentale, surnommée *l'Ornement aux mille mains*, se déploie sur la voûte du chœur en associant six figures de l'Ancien Testament aux quatre Évangélistes parmi des anges musiciens, exprimant ainsi la continuité biblique et la louange céleste. Réalisée en 1719 sous le ministère de Messire Christophe Gautier, curé de Bellot de 1701 à 1754, elle a bénéficié d'une restauration importante au XIX<sup>e</sup> siècle. Les fresques sont complétées par des traces de litres funéraires, d'épithaphes et de murs peints.

Le chœur est éclairé par trois verrières\* au chevet (fin XIX<sup>e</sup>) qui mettent en scène les trois thèmes de l'église Saint-Loup : le Sacré-Cœur, Saint-Loup et Saint-Maur. Le mobilier liturgique d'une grande cohérence inclut des lambris en chêne du XVIII<sup>e</sup> siècle, une chaire sculptée du XVIII<sup>e</sup> siècle, un tabernacle classé\* et un maître-autel\* en marbre du XIX<sup>e</sup>, des fonts baptismaux en pierre\*, des stalles, bancs clos et un harmonium du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les chapelles des collatéraux expriment deux dévotions complémentaires. La chapelle de la Vierge, le lieu de sépulture des seigneurs et dames de Culoison, témoigne de la guérison miraculeuse de Clarisse Mary (1843) qui a relancé la dévotion mariale et conduit à son embellissement (statues, retable, tableaux, tabernacle). Ici se trouve le groupe sculpté polychrome de *l'Éducation de la Vierge par Sainte-Anne*, daté de la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle. Côté nord, la chapelle du Sacré-Cœur présente un décor néogothique et des peintures murales du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'une iconographie centrée sur la compassion et la miséricorde.

Par son architecture lisible, la richesse de ses peintures murales, ses liens avec la seigneurie locale et l'harmonie de son mobilier liturgique, l'église Saint-Loup constitue un document vivant de l'identité de Bellot.



\* Œuvres de François Haussaire, sculpteur et maître-verrier rémois.

L'église Saint-Loup est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques le 13 juillet 1926. La cloche Chatherine, la bannière de procession de Saint-Loup, le lambris du chœur, le retable sud de la Vierge, le tabernacle, le groupe sculpté de l'Éducation de la Vierge par Sainte-Anne et la clôture du chœur sont classés au titre objet, entre 1972 et 2008.

## CONTEXTE HISTORIQUE

Des traces anciennes d'occupation humaine sont attestées à Bellot dès le Néolithique (-6.000 à -2.000 av. J.-C.) : des groupes auraient fréquenté les étangs de la Courteoire, comme en attestent la bibliothèque du diocèse de Meaux et des silex retrouvés dans les champs.

À l'époque gallo-romaine, la vallée du Petit Morin est habitée, avec la présence de voies romaines et d'installations. Bellot s'inscrit dans ce territoire rural, à proximité de Meaux (Durocortorum), capitale des Remi et important centre urbain antique.

Après la chute de l'Empire romain, les Francs s'imposent, notamment avec Clovis qui unifie le royaume et se convertit au christianisme à la fin du Ve siècle.

Au VII<sup>e</sup> siècle, sous les Mérovingiens, la région connaît un grand essor monastique.

L'abbaye de Faremoutiers, fondée vers 620 par Sainte Fare, s'inscrit dans le courant spirituel venu d'Irlande inspiré par Saint Colomban. Elle disparaît à la Révolution.



L'abbaye de Jouarre est fondée vers 630 par la famille de Sainte Fare, sous l'impulsion de son frère Saint Adon. Grand monastère féminin mérovingien, accueillant des religieuses issues de l'aristocratie franque, elle abrite encore aujourd'hui une communauté bénédictine et conserve de remarquables cryptes mérovingiennes.

Quant à l'abbaye de Rebais, elle est fondée vers 634 par Saint Ouen (Audoin) dans le même mouvement spirituel et disparaît également à la Révolution. Ces monastères structurent durablement la vie religieuse du territoire, avant l'essor bénédictin de l'époque carolingienne (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles) lorsque la règle bénédictine devient la norme officielle dans l'Empire.

Sous le règne de Louis VI le Gros (1108-1137), le développement des communes est encouragé pour affaiblir les seigneurs et renforcer le pouvoir royal, en leur accordant des libertés administratives, judiciaires et fiscales.

La trace administrative la plus ancienne de Bellot remonte à 1112, sous le nom latin de Bellotum. **Manassès Ier, évêque de Meaux** (de 1105 à 1120), organise la paroisse et en confie la cure aux religieux de Molèmes, en précisant les revenus du curé, preuve de la présence d'un prêtre dès le début du XII<sup>e</sup> siècle.

**En 1112**, il y a donc **un curé à Bellot**, ce qui suppose l'existence d'une église ou d'une chapelle antérieure à l'actuelle église Saint-Loup. Justement, le toponyme **la vieille église**, sur la Butte Maupoix, près de la Fontaine aux Lièvres, renvoie à un emplacement d'église disparue ou en ruine.

**Le premier acte d'état civil Bellot date de 1511**, signé du **curé Faverel**, qui exerce également un travail de copiste, en transcrivant des documents plus anciens pour en assurer la conservation.

Ce témoignage est exceptionnel, la tenue des registres paroissiaux n'étant rendue obligatoire qu'en août 1539 par l'ordonnance de Villers-Cotterêts de François Ier, qui impose également la rédaction des actes en langage maternel français, marquant une étape importante dans la diffusion du français dans l'administration.

## LES SEIGNEURS DE BELLOT ET LE CHÂTEAU

L'histoire de la seigneurie de Bellot remonte au Moyen Âge. Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, la terre de Bellot appartient aux puissants comtes de Champagne qui dominent une grande partie de la région.

**Un acte de 1172 mentionne Roger de Bellou**, premier seigneur local connu.

La seigneurie est ensuite cédée à Mathieu de Montmirail, seigneur de Montmirail et vicomte de La Ferté-sous-Jouarre. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les terres de Bellot passent à Jean de Guignes-Coucy, seigneur de La Ferté-Gaucher, héritier de la lignée des Montmirail. Un certain Regnault de Bello est également mentionné en 1325. La terre change ensuite plusieurs fois de mains.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la terre de Bellot appartient à la **comtesse de Vendôme**, citée en 1509 comme dame de Bellot. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la seigneurie appartient à Louis de Cléry, puis à **Louis de Clèdre**, chevalier, conseiller et maître d'hôtel du roi, mentionné en 1644 comme seigneur de Bellot et de Chambry.

**De 1698 à 1732, le fief de Bellot appartient à Gilles Le Maistre**, prieur de Verdelot, qui cumule autorité seigneuriale et fonction ecclésiastique. Il exerce la justice locale au sein de la prévôté de Bellot, nomme des officiers pour défendre ses intérêts, notamment le procureur fiscal Etienne du Creux en 1718, et s'appuie sur un régisseur (Jean Pinon), pour administrer la seigneurie. Présent dans la vie du village, il agit en seigneur-protecteur et parrain au sein de la communauté, par exemple pour la fille du meunier du village. Sa famille occupe une place éminente lors des cérémonies religieuses ; en 1705, son épouse Marie-Marguerite Bouchet devient marraine de la grande cloche de l'église, nommée Marie-Marguerite en son honneur.

Il existe sur la paroisse un fief distinct, celui de Culoison (sur les hauteurs de Bellot près de Saincy) dont les seigneurs (notamment les familles Du Buisson et Du Gourdel au XVII<sup>e</sup> siècle, puis Messire de l'Épine au XVIII<sup>e</sup>) sont indépendants de la seigneurie principale de Bellot.

**En 1732, René de Maupéou** (prononcer *Maupou*), seigneur de Sablonnières, acquiert la terre de Bellot et réside au château du Fourchet, nom ancien du château de Bellot. Après un premier mariage avec une demoiselle de Caqueray, il épouse Marie de La Vergne de Tressan, introduisant ainsi à Bellot **la famille de Tressan**, future bienfaitrice de l'église. Reconnu comme premier laïc de la paroisse, il participe activement à la vie locale, tout comme le personnel du château intégré à la communauté. En 1761, par exemple, le fils du garde-chasse du marquis est baptisé dans l'église de Bellot, preuve que le personnel du château est intégré à la communauté paroissiale. À sa mort en 1787, la seigneurie passe à sa fille Amicie de Maupéou, marquise de Vayer (Amicie de Maupéou).



Le château et ses terres sont ensuite vendus à la famille de Corlieu en 1846, puis passent par alliance à la **famille Parichault** en 1863, marquant la transition vers la propriété privée moderne.

Ainsi, de Roger de Bellou aux Maupéou et aux Tressan, l'histoire de Bellot témoigne d'une longue tradition où seigneurie, château et vie paroissiale sont étroitement liés.

## UNE EGLISE SOUS PROTECTION

L'église de Bellot est dédiée à Saint-Loup (vers 383-478), célèbre pour avoir défendu Troyes contre Attila en 451, et à Saint Maur (vers 512 – vers 584), envoyé en Gaule pour diffuser la règle bénédictine.

Une église placée sous le nom d'un saint est confiée à sa protection spirituelle, le mot patron venant du latin *patronus*, qui désigne quelqu'un qui protège.

## L'ARCHITECTURE

L'édification de l'église Saint-Loup s'étend du XIIe au XIXe siècle par des modifications successives.

Comme la plupart des églises chrétiennes, elle construite selon un axe ouest-est, avec l'entrée principale à l'ouest et le chœur à l'est, là où se lève le soleil. Cette orientation symbolique reflète la lumière divine et la Résurrection du Christ, guidant les fidèles vers l'autel.

Les quatre grosses piles centrales de l'église sur lesquelles repose le clocher en bâtière, datent des XIIe et XIIIe siècles. Les ouvertures ont été autrefois bouchées, altérant sa splendeur originelle qui pourrait rivaliser avec les plus beaux clochers de la vallée s'il était dégagé.



## L'EAU

Certaines églises cachent des secrets... et celle-ci n'y échappe pas. Sous la sacristie, un courant d'eau souterrain circule silencieusement. Depuis le XIXe siècle, on constate une humidité persistante, comme si l'édifice reposait sur un sol vivant. Bellot est niché dans une vallée traversée par le ru de Ville. L'eau passe, discrète, sous les pierres anciennes. Ce n'est pas une source sacrée... mais cela ajoute au mystère de l'église, où la terre, l'eau et la prière semblent se rencontrer.

## L'ENTRÉE



L'entrée de l'église Saint-Loup de Bellot présente plusieurs éléments architecturaux remarquables témoignant de différentes époques de construction.

**Le Porche**, daté du XVIe siècle, est reconstruit en 1843 avec des matériaux anciens car il menaçait de s'effondrer par vétusté. La reconstruction est effectuée par les entrepreneurs MM. Lapleige et Benoît, sous la direction du maire M. Potel.

Dans la niche du porche se trouvait une statue de la Vierge datant du XIVe siècle, mutilée à la Révolution. À la suite d'un concours, elle est remplacée par une statue de Saint Loup de Troyes, réalisée par Béatrice Dalin dans une pierre de la Somme, et bénie le 2 décembre 2001 par Mgr Albert-Marie de Monléon, évêque de Meaux.

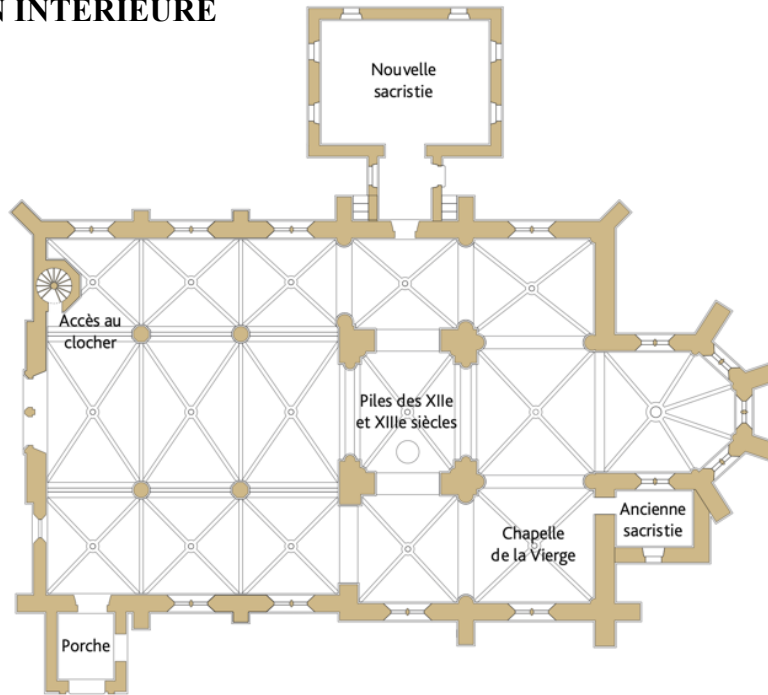


Décédé en 2019, Albert-Marie de Monléon est issu d'une famille d'origine italienne, arrivée en France au XVIIème siècle.

**Le grand portail ouest** occupe une place centrale dans l'histoire et la structure de l'édifice. Historiquement, cet emplacement servait de repère pour des sépultures importantes, comme celle du curé Étienne Ouvré (1782-1824) inhumé près du portail, à droite du sentier menant au presbytère.

L'ensemble de l'entrée participe à la beauté de ce monument, considéré comme l'un des plus beaux de la vallée, malgré les modifications et adjonctions apportées au fil des siècles.

## LA DISPOSITION INTÉRIEURE



## LA NEF



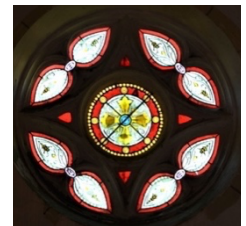
La porte occidentale offre une belle perspective sur la nef de l'allée centrale et le chœur.

La nef est parfois surnommée *la mer*, pour symboliser le voyage spirituel des fidèles vers l'autel. Le mot *nef* vient en effet du latin *navis* (navire), soulignant la comparaison avec la coque d'un bateau renversé, protectrice des fidèles contre les épreuves du monde, image héritée des premiers siècles du christianisme (barque de Pierre, arche de Noé ...).

Autour des piliers anciens supportant le clocher (XIIe et XIIIe siècles), la nef est remaniée aux XVe et XVIe siècles, avec un mélange de plein cintre et d'ogive et des fenêtres à rosaces (probablement du XIVe siècle).

Les bas-côtés (ou collatéraux) sont délimités par des colonnes surmontées de chapiteaux sculptés, œuvres des artistes du Moyen Âge. Ils abritent deux chapelles dédiées : la chapelle de la Vierge au sud et la chapelle du Sacré-Cœur au nord.

Dans le collatéral nord, le médaillon central de la rosace représente une croix inscrite dans un cercle, associant le signe de la Rédemption à la notion d'éternité. Le rayonnement doré évoque le Christ, *lumière du monde*, entourée de motifs décoratifs typiques du XIXe siècle. Bien que discrète, la rosace rappelle au fidèle qu'il pénètre dans l'édifice sous le signe de la croix et dans la lumière du Christ.



Les fonts baptismaux en pierre du XIXe siècle font partie d'un ensemble mobilier réalisé par François Haussaire, sculpteur et maître-verrier rémois. Situés près de la grande entrée, rappellent que le chemin chrétien commence par le baptême avant de progresser vers le chœur et l'autel.

Les fonts baptismaux sont un élément fonctionnel de l'église, mais également une œuvre artistique faisant partie d'un ensemble conçu avec soin pour embellir et structurer l'espace liturgique. François Haussaire est également l'auteur du maître-autel en marbre, installé le 15 mai 1870, du tabernacle en marbre blanc, ainsi que des deux grands vitraux situés de part et d'autre de l'autel.

En 1792, sous la Révolution, des travaux sont décidés pour réparer le dallage. En 1885, le conseil de fabrique entreprend la réfection des bancs de la nef.

Dans la nef, de part et d'autre, les statues des Saints patrons de l'église accueillent les fidèles. Saint Loup et Saint Maur sont d'ailleurs largement représentés dans l'église, par des statues ou sur les vitraux aux côtés de Sainte Geneviève.



**Saint Loup** (vers 383-478), évêque de Troyes depuis 427, bénissant les fidèles. Coiffé d'une mitre épiscopale, il porte de riches vêtements liturgiques, une crosse en évêque et tient le livre de la Parole.

Au Ve siècle, la Gaule romaine subit les invasions barbares et les Francs avancent au Nord. En 451, Attila (vers 406-453), le roi des Huns surnommé le Fléau de Dieu, menace Paris et Troyes. Il est dit que "Partout où Attila passe, la terre est dévastée". À Troyes, l'évêque Saint Loup intervient. Réputé pour sa piété et son autorité, il parle directement avec Attila afin d'épargner sa ville. À Paris, Sainte Geneviève (vers 419-512) stoppe également Attila en incitant les habitants (les *Parisi*) à prier et à rester courageux. Sa foi et sa détermination contribuent à préserver la ville de la destruction, faisant d'elle une figure de protection spirituelle et de courage civique.

**Saint Maur** (vers 512 – vers 584) est représenté avec une crosse, emblème de son autorité en tant qu'abbé. Il est vêtu de la coule noire, l'habit traditionnel des moines bénédictins. Sa tonsure est nettement visible, confirmant son état religieux. Dans sa main gauche, il porte un livre qui représente la Règle de Saint Benoît.

Saint Maur est un moine italien, proche disciple de Saint Benoît de Nursie, fondateur de l'ordre bénédictin. Formé au Mont-Cassin, il incarne l'idéal monastique fondé sur la prière, l'obéissance et le travail. Au VI<sup>e</sup> siècle, sous la dynastie mérovingienne, alors que la Gaule vient de passer sous domination franque et que la vie monastique commence à se structurer, Saint Maur y est envoyé pour y diffuser la règle bénédictine. Il contribue à fonder des monastères en Gaule et est honoré pour sa foi et les miracles qui lui sont attribués.



**Saint François d'Assise** (vers 1181-1226), à hauteur du 2<sup>ème</sup> pilier d'origine, est représenté avec un crâne (symbole de méditation sur la mort) et la Bible (signe de sa vie de prière et de pauvreté). Il a fondé l'ordre des Franciscains, prônant l'humilité et l'amour de toutes les créatures.

Son disciple, Saint Antoine de Padoue (1195-1231) figure dans le collatéral nord.

**Saint Roch** (vers 1295 – vers 1327) présente sa plaie de la peste sur sa cuisse. Il porte le bourdon des pèlerins, une escarcelle (petite bourse de voyage) et une coquille Saint-Jacques sur l'épaule. Un chien l'accompagne, rappelant le miracle qui lui apportait chaque jour du pain pendant qu'il se réfugiait pour

échapper à la peste.

Né à Montpellier vers 1295, Saint Roch est issu d'une famille riche et perd ses parents très tôt. Ayant hérité d'une fortune, il décide de faire le pèlerinage jusqu'à Rome. Sur sa route, il rencontre des villes frappées par la peste et se rend dans la ville où se trouvait la première université de médecine (probablement Montpellier). Il y apprend les soins rudimentaires aux malades mais contracte lui-même la peste et développe les bubons. Pour se protéger et protéger les autres, il se réfugie dans une grotte où un chien vient lui apporter du pain chaque jour. Grâce à ces soins et à la providence, il survit à la maladie. À son retour à Montpellier, il est attaqué par des brigands et meurt vers 1327. Saint Roch est ainsi reconnu comme le Saint patron des pèlerins et des malades, en particulier ceux frappés par la peste.



## LE CHŒUR



Le chœur apparaît comme richement décoré. Couvert d'une voûte d'ogives gothique, il est éclairé par les trois verrières du chevet (fin XIXe). Au fond se dresse le maître-autel (1870), surmonté d'un tabernacle entouré de chandeliers liturgiques, tandis qu'un autel plus récent permet aujourd'hui la célébration face aux fidèles. Les murs sont revêtus de lambris de chœur, et le sol est pavé d'un damier noir et blanc.

À partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de la Réforme catholique qui suit le concile de Trente (1545-1563), l'Église affirme sa foi à travers l'art et la décoration. Le concile encourage l'usage des images, des statues et des retables afin d'instruire les fidèles et de soutenir la dévotion, tout en rappelant la doctrine catholique, notamment la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Les églises se parent alors de sculptures, de tableaux et d'autels secondaires.

**La grille de communion** marque l'accès au chœur, séparation symbolique entre l'espace des fidèles et celui réservé à la liturgie. Les archives attestent sa présence avant 1791.

Jusque vers les années 1950, seuls les hommes pouvaient franchir la grille, tandis que les femmes restaient dans la nef. Cette tradition sociale et liturgique locale a progressivement disparu après les réformes du concile Vatican II (1962-1965).



**Les boiseries du chœur**, principalement composées de lambris en chêne brun, datent du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Le chœur est réaménagé en 1868**, sous le ministère de Pierre Éguin (curé de la paroisse de 1867 à 1871). Les dix stalles construites dix ans plus tôt sont déplacées et complétées pour harmoniser l'ensemble avec la chaire et le banc d'œuvre. Longtemps défigurées par une "vilaine" peinture jaune, Éguin les fait décaper pour en révéler le bois naturel.

Les stalles du chœur servent de sièges pour le clergé et les chantres, mais aussi de marqueurs hiérarchiques. Chaque prêtre ou chantre dispose d'une place attitrée et il est d'usage de rapprocher l'inhumation des prêtres décédés de leur emplacement dans les stalles, comme ce fut le cas pour Messire Christophe Gautier en 1754. Sous le ministère du curé Jean-Pierre Châtellard (1827 à 1834), les chantres sont très nombreux et portent la chape, une tenue de cérémonie, ce qui nécessite un aménagement spécifique dans le chœur pour les accueillir.



**Le dallage du chœur** est réalisé grâce à un legs de l'ancien curé Edouard Binant, en remplacement du carrelage plus ancien, réalisé en 1767 par le curé Messire Le Sourd. Les pierres de blocage proviendraient d'un champ à Sablonnières appartenant à Jean-Baptiste Fagot, maire de Bellot de 1883 à 1888 et trésorier du Conseil de Fabrique de la paroisse. Elles sont transportées à dos d'âne par René Herbin, jeune séminariste. L'ensemble est achevé pour la fête de l'Assomption, le 15 août 1868, en même temps que la rénovation des boiseries du sanctuaire et la réorganisation des stalles.

## L'AUTEL

**Le maître-autel** en marbre est l'œuvre de François Haussaire, sculpteur et maître-verrier rémois. Il proviendrait de l'ancienne église Saint-Ayoul de Provins et a été installé pour la fête de l'Assomption, le 15 août 1870, sous le ministère du curé Pierre Éguin.

Le maître-autel en marbre remplace un autel en bois qui masquait les fenêtres de l'abside. Il n'est consacré que 26 ans plus tard par l'évêque de Meaux.



**Le tabernacle** en marbre blanc, également de François Haussaire, est inauguré en 1841 et financé par une loterie organisée par Mlle Evelina de Tressan.

**La croix monumentale** est acquise en 1861 grâce au zèle du curé Binant et décrite comme un véritable « chef-d'œuvre » par ses dimensions grandioses, son esthétique et sa position centrale.



## LES VITRAUX



La verrière axiale date de 1897. L'essentiel des vitraux est attribué à François Haussaire. Offerte par Mme Alexis Louis (Célestine Lapleige) en mémoire de son défunt mari, elle présente les thèmes les plus importants de l'église Saint Loup : le Sacré-Cœur, Saint Loup et Saint Maur.

Le Sacré-Cœur est une dévotion centrée sur l'amour du Christ et la réparation des offenses faites à Dieu. Très développée au XIX<sup>e</sup> siècle, après les destructions de la Révolution, elle accompagne le renouveau religieux : restauration des églises, nouvelles chapelles, nouveaux autels et statues.

Après la défaite de 1870 contre la Prusse et dans le contexte troublé de la Commune de Paris, elle prend une dimension patriotique, illustrée notamment par la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre commencée en 1875 à la suite d'un vœu national.



Dans la partie supérieure : l'apparition du Sacré-Cœur à **Sainte Marguerite-Marie Alacoque** (1647-1690), une religieuse de l'ordre de la Visitation, à l'âge de 23 ans. En fond de scène est représenté son monastère de Paray-le-Monial. Ces visions ont donné naissance au culte du Sacré-Cœur de Jésus qui s'est largement diffusé à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. À noter l'omniprésence du Sacré-Cœur dans l'église Saint-Loup, y compris sur des candélabres.

Marguerite-Marie Alacoque passe pour exaltée ou fantasque dans sa communauté pour ses témoignages de visions centrées sur le Cœur du Christ. La figure de Marguerite-Marie Alacoque occupe une place importante dans la vie spirituelle de Bellot. Les bulletins paroissiaux rappellent régulièrement sa fête le 17 octobre et soulignent qu'elle fut *la dépositaire des Mystères insondables du Cœur de Jésus*.



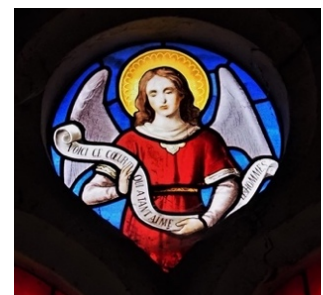
En bas à gauche, le vitrail présente **Saint-Loup**, évêque de Troyes, arrêtant Attila pour lui demander d'épargner sa ville.

En bas à droite, une représentation du miracle de **Saint Maur**. Marchant sur les eaux sur ordre de Saint Benoît, il sauve son condisciple Saint Placide de la noyade.

Au bas du vitrail, les **armoiries** du pape Léon XIII (à droite) et celles de Mgr de Briey (à gauche), évêque de Meaux à l'époque de la pose.

Dans le médaillon supérieur, un **ange** symbolise le lien entre le ciel et la terre et la protection. Dans son rôle de messager, il tient un ruban disant *Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes*, parole traditionnellement attribuée au Christ lors des apparitions à Sainte Marguerite-Marie Alacoque.

Placé au sommet du vitrail de l'abside, l'ange n'est pas un simple élément ornemental, mais un messager théologique qui agit comme clé de lecture spirituelle. Il annonce le message central de l'apparition du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie Alacoque et rappelle que le Sacré-Cœur est un cœur d'amour offert à l'humanité.



[Voir l'article du Collège des Bernardins.](#)

La verrière latérale nord présente Sainte Geneviève et Saint Loup.



En haut, **Sainte Geneviève bénie par Saint-Germain d'Auxerre**, en l'an 429. De passage à Nanterre en compagnie de Saint Loup (en chasuble violet), l'évêque aurait reconnu en elle une vocation exceptionnelle et l'aurait encouragée à se consacrer à Dieu. Cette rencontre marque symboliquement le début de sa mission spirituelle. Elle est aujourd'hui encore la sainte patronne de Paris.

Initialement haut fonctionnaire gallo-romain et marié, Saint Germain (vers 378-448) devient évêque d'Auxerre vers 418. Il est envoyé en Bretagne (l'actuelle Angleterre) en 429 pour combattre l'hérésie pélagienne. Voyageant avec Saint Loup, traversant campagnes et vallées pour rejoindre un port de la Manche, il serait passé par la vallée du Petit Morin.

En bas à gauche, **Saint Loup** fait ses adieux à son épouse Piméniolle (sœur de Saint Hilaire d'Arles) et lui remet la clé de la maison au moment d'entrer dans la vie religieuse. Cette scène symbolise son renoncement à la vie conjugale et aux biens matériels pour se consacrer entièrement à Dieu.

Dans l'iconographie chrétienne, la clé évoque la maison, la vie familiale, mais aussi la confiance et la responsabilité.

En bas à droite, Saint Loup agenouillé, demandant l'autorisation de vendre ses biens afin de se consacrer pleinement à Dieu.

Loup appartenait à l'aristocratie gallo-romaine et possédait des terres et des richesses. Le produit de la vente est sans doute au profit des pauvres ou de l'Église. Il prend l'habit monastique au couvent de l'île de Lérins (dans la baie de Cannes), accueilli par Saint Honoré.

Dans le médaillon supérieur, la **Vierge Marie** en prière, vêtue d'un voile blanc et manteau bleu (couleurs traditionnelles mariales), les mains jointes dans une attitude d'intercession, ceinte d'une auréole étoilée (en référence à l'Apocalypse *une femme couronnée d'étoiles*) sur fond rayonnant d'or (suggérant la lumière céleste et la gloire).

Il ne s'agit pas ici d'une scène narrative (annonciation, assomption, etc.), mais d'une figure dévotionnelle synthétique, représentant Marie comme modèle de prière et d'humilité.



La verrière latérale sud est exclusivement dédiée à Saint Maur.



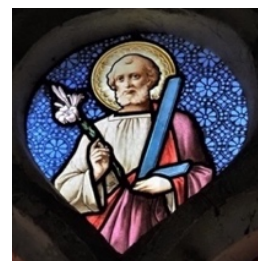
En haut, **Saint Maur agenouillé**, reçoit des mains de Saint Benoît de Nursie la Règle bénédictine (vers 525-530), fondement de la vie monastique. Ce geste symbolise la transmission spirituelle : Benoît confie à son disciple la mission de diffuser sa règle en Gaule. L'attitude de Maur exprime l'humilité et l'obéissance, vertus essentielles de la vie monastique.

En bas à droite, **Saint Maur accomplit un miracle** : il pose la main sur un enfant malade, dont la jambe est bandée. L'inscription précise : « *Saint Maur guérit un enfant aveugle et perclus* ». La mère, en attitude de supplication, exprime la confiance dans l'intercession du Saint, invoqué comme protecteur des malades.

En bas à gauche, **la mort de Saint Maur** : allongé sur son lit, il est entouré des moines qui prient et recueillent ses dernières paroles. Les moines en prière témoignent de la fraternité monastique et la continuité spirituelle, tandis que le livre près du lit rappelle l'importance de la Règle bénédictine et de son enseignement.

Dans le médaillon supérieur, **Saint Joseph** est représenté avec le lys blanc, symbole de pureté, et une équerre, rappel de son métier de charpentier et de sa droiture morale. Sa barbe est typique de l'iconographie du XIX<sup>e</sup> siècle et son auréole dorée marque sa Sainteté.

Proclamé patron de l'Église universelle en 1870 par Pie IX, Saint Joseph apparaît comme protecteur de l'Église et de la Sainte Famille, souvent associé au culte du Sacré-Cœur dans les décors du XIX<sup>e</sup> siècle.



L'ensemble des médaillons supérieurs forme une Sainte Famille spirituelle élargie, typique des programmes décoratifs postérieurs à 1850 : au centre : le message christologique (Sacré-Cœur), à gauche Marie (médiatrice et mère spirituelle), à droite Saint Joseph (protecteur de l'Église).

## LES FRESQUES



Levons les yeux... Une fresque monumentale, surnommée *l'Ornement aux mille mains*, se déploie sur la voûte du chœur en faisant se répandre des figures de l'Ancien et du Nouveau Testament parmi des anges musiciens. Réalisée en 1719 sous le ministère de Messire Christophe Gautier, curé de Bellot de 1701 à 1754, elle a bénéficié d'une restauration importante au XIXe siècle.

La voûte à croisée d'ogives est divisée en voûtains rayonnant autour de deux clés centrales. Chaque compartiment porte un médaillon peint représentant les quatre Évangélistes et six figures de l'Ancien Testament. Cette composition rayonnante, typique du XVIII<sup>e</sup> siècle, met en valeur l'architecture tout en exprimant le dialogue symbolique entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance.

À la retombée des voûtes, la fresque est introduite par le monogramme IHS, ancien symbole chrétien est formé à partir des trois premières lettres du nom de Jésus en grec (ΙΗΣΟΥΣ). Ce positionnement n'est pas anodin : il marque symboliquement le passage de l'espace terrestre vers l'espace sacré et rappelle que toute la décoration est placée sous l'autorité du Christ.

À partir du Moyen Âge, le monogramme IHS devient un emblème du Christ particulièrement diffusé par les franciscains puis par les jésuites.

À l'entrée du chœur, quatre figures de l'Ancien Testament.



**Moïse** est représenté avec les tables de la Loi, le serpent et des rayons de lumière sur la tête, symbole de sa rencontre avec Dieu sur le mont Sinaï. Guide des Hébreux lors de l'Exode, il reçoit la Loi et scelle l'Alliance avec Dieu. Dans la voûte, il symbolise l'Ancienne Alliance qui prépare la venue du Christ et la Nouvelle Alliance annoncée par les Évangélistes.

Selon la Bible, il conduit les Hébreux hors d'Égypte (l'Exode), traverse la mer Rouge, reçoit la Loi sur le Sinaï et établit l'Alliance avec Dieu.

À ses côtés, sans doute le prophète **Samuel** tenant un livre (symbole de la Parole de Dieu) et un encensoir (signe de la prière). Coiffé d'une mitre et vêtu d'une ample cape évoquant des vêtements liturgiques (anachronique pour l'époque biblique), il incarne l'autorité spirituelle. Prophète et juge d'Israël, il consacre les rois Saül et David, marquant l'origine de la monarchie hébraïque. Dans la voûte, il symbolise la primauté du pouvoir religieux dans l'Ancienne Alliance, annonçant l'accomplissement de la Nouvelle Alliance.



Face à Moïse, probablement son frère **Aaron**, premier grand prêtre d'Israël. Il porte un pectoral (rappel de celui décrit dans le Livre de l'Exode) représentant les douze tribus d'Israël et tient un récipient évoquant l'huile d'onction, utilisée pour consacrer prêtres et rois. Représenté avec mitre et chape, à la manière d'un évêque médiéval, afin que les fidèles identifient immédiatement son autorité religieuse il incarne le sacerdoce, c'est-à-dire l'autorité religieuse et la fonction sacerdotale du peuple hébreu.

Face à Samuel, **David roi**, reconnaissable à sa couronne, sa lance et son bouclier. Choisi par Dieu et défenseur d'Israël, il est un souverain puissant, célèbre pour ses victoires et pour avoir assuré l'unité du royaume. Il symbolise la monarchie établie sous l'autorité divine et l'unité du royaume.



Au-dessus de l'autel, deux autres figures de l'Ancien Testament.



Dans le voûtain de droite, le **jeune David**, reconnaissable à sa harpe, son attribut traditionnel. Avant d'être roi, David était berger et musicien. La Bible raconte qu'il savait apaiser le roi Saül en jouant de la harpe, et la tradition lui attribue de nombreux Psaumes. Ici, il n'est pas encore représenté comme un roi puissant, mais comme un jeune homme inspiré, poète et musicien.

Sa présence rappelle l'importance de la prière chantée, comme un lien entre les hommes et Dieu.

Dans le voûtain de gauche, sans doute le prophète **Isaïe**, méditatif et tenant un rouleau dans une posture assise détendue, Isaïe est annonciateur de l'Incarnation : *Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils (Isaïe 7,14)*.

Ainsi, le **programme iconographique de 1719** articule la Loi (Moïse), le sacerdoce (Aaron), l'onction prophétique (Samuel), la royauté messianique (David), la louange inspirée (David musicien) et la prophétie de l'Incarnation (Isaïe).



### Au-dessus de l'autel, les quatre Évangélistes

Dans la partie la plus sacrée de l'église, les quatre Évangélistes proclament l'accomplissement des promesses. Chacun est représenté avec son symbole : l'ange, le lion, le taureau ou l'aigle.



À l'est, vers le soleil levant, **Saint Matthieu** est représenté écrivant son Évangile. Près de son épaule, un ange l'inspire. Chaque matin, la lumière apparaît au-dessus de la vallée, comme une nouvelle naissance, un nouveau commencement.

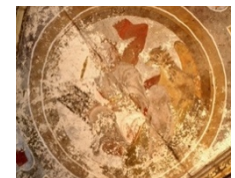
L'Évangile de Saint Matthieu s'ouvre sur la généalogie du Christ depuis Abraham, insistant sur son incarnation et son inscription dans une lignée humaine.

Au nord, se tient **Saint Marc**, assis, avec un livre ouvert sur lequel est inscrit son nom. Il ne semble pas simplement écrire, mais proclamer un message, comme le suggère sa main levée. À ses côtés, le lion, son symbole, évoque la puissance de la voix qui crie dans le désert, par laquelle s'ouvre son Évangile. Son message apparaît ferme, direct, tranchant comme le vent du nord.



Au sud, **Saint Luc** tient un livre ouvert, dans une attitude inspirée. Le taureau, à ses côtés, symbolise le sacrifice et rappelle que son Évangile souligne la miséricorde et l'offrande du Christ, en lien avec la liturgie célébrée sous la voûte.

À l'ouest, vers le couchant, **Saint Jean** tient un livre ouvert, accompagné de l'aigle, symbole d'élévation spirituelle. Son Évangile invite à s'élever vers le mystère divin, comme l'aigle qui prend de la hauteur.



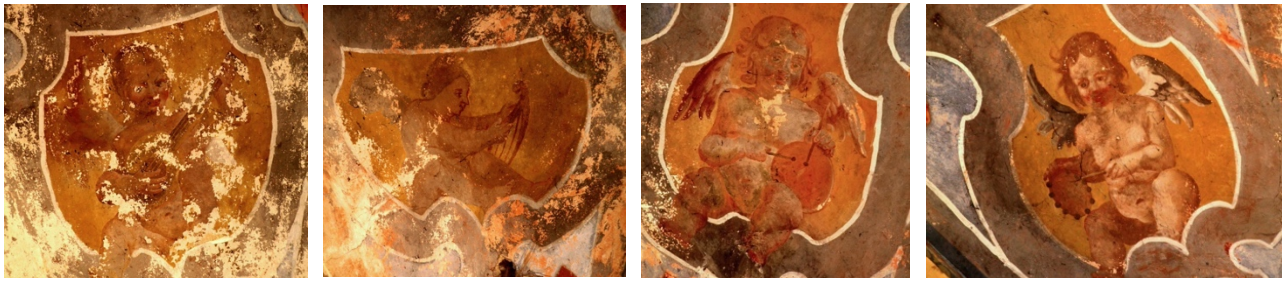
Disposés aux quatre points cardinaux, les évangélistes entourent donc l'espace liturgique comme pour signifier que la Parole du Christ rayonne aux quatre coins du monde, tandis que le centre, l'autel, demeure le cœur du mystère célébré.



Lorsqu'ils sont réunis autour du Christ, les évangélistes forment le tétramorphe, en ce qu'ils annoncent ensemble le mystère sous des angles complémentaires.

Un tétramorphe en bas-relief sculpté d'une beauté exceptionnelle est visible dans les cryptes de Jouarre.

En contrepoint des grandes figures de la voûte, des **anges musiciens** semblent suspendus dans l'espace, comme pour accompagner la liturgie céleste. Ces angelots ailés, inspirés des *putti* baroques, aux attitudes variées et expressives, forment un véritable orchestre céleste avec harpe, luth, mandoline, tambour, triangle ou trompettes (souvent associées à la proclamation divine).



Peints dans des tonalités chaudes et entourés de motifs décoratifs, ils symbolisent la louange perpétuelle rendue à Dieu et participent à l'unité théologique du décor, transformant la voûte en un ciel vibrant d'harmonie.



À noter la présence de **Sainte Véronique**, voilée et auréolée, présentant le voile de la Sainte Face, où s'imprime le visage du Christ (communément appelé la Sainte Face).

Cette image renvoie à l'épisode du chemin de croix : Véronique aurait essuyé le visage de Jésus montant au Calvaire, et ses traits se seraient miraculeusement imprimés sur le tissu. Très répandu dans l'art chrétien, ce thème souligne la compassion envers le Christ souffrant et rappelle la réalité de son humanité. Il s'inscrit ici dans un programme décoratif du XIX<sup>e</sup> siècle centré sur la Passion.

Sur les murs, des personnages non encore identifiés, notamment une femme ou un ange au bras levé.

La fresque de l'*Ornement aux mille mains* n'est pas un simple ornement : elle forme un programme théologique structuré où chaque figure participe à l'annonce du mystère chrétien. Prophètes de l'Ancien Testament et Évangélistes y expriment l'unité des Écritures, les premiers annonçant ce que les seconds révèlent dans le Christ.

Exceptionnel pour sa rareté dans la région, ce décor peint traverse les siècles et nous rappelle que même dans un village discret de la vallée, l'art sacré pouvait atteindre une grande richesse. C'est un patrimoine admirable, fragile, et d'une valeur remarquable pour l'histoire religieuse locale.



## LE COLLATERAL SUD

### La chapelle de la Vierge



La chapelle de la Vierge représente un élément majeur du patrimoine paroissial. Il fait suite à la Guérison Miraculeuse de Clarisse Mary en 1843.

En 1843, Clarisse Mary, jeune fille de 19 ans issue d'anciennes familles du pays, est frappée d'une grave maladie que les médecins jugent incurable. Le curé de Bellot, l'abbé Cauvin, fait alors appel à la prière : il lui impose la Médaille Miraculeuse et mobilise toute la paroisse dans la prière. Après soixante jours, la guérison complète de Clarisse surprend le médecin qui avait prédit que, si par miracle elle survivait, elle resterait dans un état d'idiotie permanente. Fidèle au vœu qu'il avait formulé, Charles Cauvin fonde le 26 mai 1844, jour de la Pentecôte, l'Archiconfrérie de la Sainte Vierge, événement qui entraîne la restauration de l'autel de la Vierge et le don d'un tableau de l'Assomption.

L'aspect actuel de la chapelle résulte principalement des embellissements de 1844, grâce au don de 300 francs de Mlle Evelina de Tressan, qui permet de redorer le tabernacle, les colonnes et les ornements, cette somme provenant de la vente d'un ouvrage qu'elle avait traduit du latin : *La Vie de Saint Ignace de Loyola*.

→ voir le chapitre relatif aux seigneurs et au château de Bellot

#### EVELINA DE TRESSAN

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Mademoiselle Evelina de Tressan joue un rôle majeur dans la vie religieuse de Bellot, faisant le lien entre le château de Bellot (actuellement au Fourcheret) et l'église Saint-Loup. Fille du marquis de Tressan (maréchal de camp et grand-croix de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne), elle vit dans un milieu de haute noblesse, profondément marqué par la piété et le sens du service religieux. Elle met ses talents d'organiste au service des offices et accueille chaque semaine au château les jeunes filles du village pour répéter les chants sacrés. Femme cultivée, elle traduit du latin en français la Vie de Saint Ignace de Loyola et fait don en 1844 de 300 francs issus de la vente de son ouvrage pour embellir l'autel de la Vierge : redorer le tabernacle, restaurer les colonnes du retable et réargenter les six grands chandeliers. Elle contribue également à l'entretien de l'église par diverses initiatives, dont une loterie en 1841 pour financer un nouveau tabernacle. Son geste le plus remarquable est le don, en 1842, d'un reliquaire d'argent venu de Rome, contenant des reliques du « Saint-Corps » de chacun des apôtres et des évangélistes, ainsi qu'un fragment du voile de la Vierge Marie. Ces reliques sont officiellement reconnues et marquées du sceau épiscopal de Monseigneur Allou, évêque de Meaux, le 31 mai 1845. Evelina de Tressan a laissé à Bellot l'image d'une femme instruite et généreuse, dont les initiatives ont permis de restaurer la splendeur de l'église après les années de dénuement post-révolutionnaires.



En 1868, la chapelle s'enrichit d'une **statue de la Sainte Vierge** portant l'Enfant Jésus offerte par Mme Proffit, puis en 1870 d'une lampe en bronze doré offerte par une fidèle désignée par les initiales Mlle A.P.

L'inscription Pénitence, placée au-dessus de la niche où se tient la statue de la Vierge, souligne que la chapelle n'est pas seulement dédiée à la Vierge comme reine du ciel, mais aussi comme guide vers la conversion du cœur, au retour vers Dieu.

Le monogramme figurant sur l'autel de la Vierge représente très probablement les lettres entrelacées **M et R**, pour *Maria Regina* (« Marie Reine »). La présence de la couronne au-dessus confirme cette interprétation, en référence à la royauté céleste de la Vierge. Ce motif, typique du XIX<sup>e</sup> siècle, s'inscrit dans le renouveau de la dévotion mariale.



**Le tabernacle**, entièrement doré, adopte la forme miniature d'un temple. Sa composition est caractéristique du mobilier liturgique des XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècles.

Au centre, la porte est décorée de l'Agneau pascal, couché sur un autel drapé. Il est entouré d'une gloire lumineuse, et au-dessus apparaît le triangle rayonnant, symbole de la Trinité.

Cette image renvoie à la fois au sacrifice du Christ et à sa victoire sur la mort. Sur le drapé, les sept sceaux de l'Apocalypse, qui rappellent que dans le Livre de l'Apocalypse, seul l'Agneau immolé est digne d'ouvrir le livre scellé de sept sceaux, symbole du mystère du salut, le chiffre sept exprimant la plénitude du dessein divin. Ainsi, l'Agneau représenté ici n'est pas seulement l'image du Christ crucifié, mais aussi celle du Christ glorifié, maître de l'histoire.

À gauche de la porte, un calice associé à un motif rayonnant rappelle le Sang du Christ et la lumière de l'Eucharistie. À droite, une croix et un ciboire évoquent le sacrifice et la conservation des hosties consacrées. L'ensemble établit un lien direct entre la Passion, le sacrifice du Christ et sa présence réelle dans le tabernacle.

Dans la partie supérieure deux figures agenouillées évoquent l'adoration du Saint-Sacrement et encadrent des nuées stylisées et des rayons lumineux, signes de la présence divine et de la gloire céleste.

La croix qui couronne l'ensemble prolonge l'axe vertical du meuble et conduit le regard vers le ciel.

Bien que situé dans l'autel de la Vierge, le tabernacle est profondément centré sur le mystère du Christ. Il rappelle que Marie conduit toujours à son Fils et que le cœur de la chapelle demeure l'Eucharistie.

À la base des colonnes, des Sacré-Cœurs dans des rayons de soleil.

Par la richesse de son iconographie et la cohérence de son programme spirituel, le tabernacle constitue un remarquable témoignage de la spiritualité catholique d'Ancien Régime, où l'art et la théologie se rejoignent pour rendre visible l'invisible.



**Le tableau de l'Assomption de la Vierge**, offert par Mme Graillat, mère de la jeune marquise de Tressan, contribue à enrichir l'iconographie. L'œuvre s'inscrit dans la tradition baroque française du 17ème siècle, restaurée par Edouard Dosière, artiste peintre de Bellot et ancien copiste du musée du Louvre.

Marie est représentée élevée au ciel, entourée d'anges, dans une attitude de confiance et de prière, symbole de sa pureté et de sa dignité. Son manteau bleu et sa robe claire soulignent sa pureté et sa dignité royale. En bas, les apôtres entourent le tombeau vide, exprimant étonnement et dévotion, tandis que le sarcophage souligne son Assomption corps et âme.

Le cadre sculpté, conçu comme un retable, évoque un espace sacré ouvert vers le ciel. Avec ses éléments célestes (anges et tête

ailée), il renforce le dialogue entre peinture et sculpture, transformant l'œuvre en support de méditation et d'élévation spirituelle. Conformément à la tradition, le peintre n'a pas signé mais s'est représenté parmi les personnages. Selon Édouard Dosière, ce pourrait être le visage isolé de profil, derrière le personnage à la toge rouge.

Derrière le tableau figure un linceul et une inscription sur le mur, sans doute de la main du curé Jean-Pierre Châtellard : *Cette église a été repeint en l'année 1833, année après le cholera morbus, il est mort dans la paroisse 90 personnes en 50 jours, la plus grande partie dans le chef-lieu de Bellot, cela à l'année le 7 mai 1832. Le 14 septembre 1833 (signature illisible).*

Selon les archives, la chapelle de la Vierge est également le **lieu de sépulture** des Seigneurs du fief de Culoison et de leur famille.

## LES SEIGNEURS DE CULOISON

Le fief de Culoison est terre indépendante située sur le plateau près de Saincy, sur la paroisse de Bellot. Décrit comme une ferme fortifiée, il est resté pendant près d'un siècle entre les mains des familles alliées Du Gourdel et Du Buisson, avant de passer à des officiers du Roi au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis à la famille De Mastins qui en a modernisé les accès à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1635, au temps de Louis XIII, le domaine de Culoison appartient à la famille Du Gourdel (ou Dugourdel) qui participe activement à la vie de la paroisse : Jacqueline de Mauriset (dame noble mentionnée dans les registres paroissiaux comme « Damoiselle de Culoison ») et Pierre du Gourdel, noble homme et écuyer, qui décède en 1647. En 1647, la seigneurie de Culoison revient à Messire Pierre du Gourdel fils qui et partage ses droits avec son cousin Antoine du Gourdel. Son épouse Renée Dubouret lui donne 6 enfants connus :

- Anthoine
- Catherine (v. 1647 - 1721), qui unifiera plus tard le domaine.
- François, mort de maladie à Metz, au service de Louis XIV, lors du retour de l'arrière-ban de la noblesse du front du Rhin. Inhumé en la paroisse de Saint-Grégoire de Metz en décembre 1674. Des services funèbres complets sont célébrés en l'église Saint-Loup de Bellot les 2 et 3 janvier 1675.
- Renée (v. 1654 - 1678), décédée à l'âge de 24 ans, inhumée en février 1678 dans la chapelle de la Vierge
- René
- Pierre

Pierre du Gourdel fils décède en 1683. Il est inhumé en juillet dans la chapelle de la Sainte Vierge.

Damoiselle Catherine du Gourdel (1647-1721), sa fille, devient la figure centrale de la transmission du fief par deux alliances successives :

- En 1684, par son mariage avec Messire Germain Blanchard, escuyer et Seigneur de Culoison. Le couple a eu au moins un enfant : Philippe Blanchard, décédé prématurément à l'âge d'environ 4 ans et inhumé le 13 avril 1688 dans la chapelle de la Vierge
- Puis vers 1690 par un second mariage avec Jean-Baptiste du Buisson, écuyer et lieutenant au régiment de Tournais. Cette union scelle l'alliance entre les deux lignées (Gourdel et Buisson) qui possédaient des parts du fief.

En 1705, Jean-Baptiste du Buisson est officiellement cité comme le seigneur de Culoison. Le couple réside au château de Culoison et participe activement à la vie de la paroisse, notamment par le parrainage de la petite cloche de l'église, nommée « Catherine » (ou *Chatherine*) en l'honneur de son épouse en 1718.

Jean-Baptiste du Buisson décède sous le règne de Louis XV en février 1720, et Catherine du Gourdel l'année suivante, en septembre 1721, à l'âge de 74 ans. Ils sont tous deux inhumés dans la chapelle de la Vierge. Après leur disparition, le fief quitte le giron de la famille.

En 1724, Messire de L'épine, écuyer de la Garde du Roi, acquiert le domaine de Culoison. Il sert en tant que gendarme de la garde du Roi, un corps d'élite attaché à la personne du souverain. La vie paroissiale de Bellot semble se concentrer en grande partie sur le domaine de Culoison, témoignant de l'importance économique et sociale de cette terre noble par rapport au reste du village.

Les archives mentionnent ensuite Louis Martin de Lauvzyé, un notable de Bellot du XVIII<sup>e</sup> siècle dont le rang lui a permis d'être inhumé en 1762 dans le chœur ou la nef de l'église. Ses fonctions exactes et le lien avec le fief de Culoison ne sont pas formellement établis.

En 1789, à la veille de la Révolution française, en 1789, le domaine de Culoison appartient alors à Messieurs Daguin de Villette et Augier de Bauny.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Culoison change de statut et dépend du château de Villiers-les-Maillets, dans la commune de Saint-Barthélemy. Les familles De Mastin et Bessot de Lamothe deviennent propriétaires. Mademoiselle de Mastin (également désignée sous le titre de Comtesse de Mastins) reste propriétaire du domaine pendant une grande partie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est elle qui, entre 1880 et 1884, fait construire à ses frais le chemin reliant Culoison à la route de Rebais (RD 42) avant d'en faire don à la commune de Bellot en 1885.

La gestion seigneuriale ou aristocratique de Culoison prend fin en 1895 et entre dans une ère d'exploitation agricole familiale. Joseph Maricot acquiert la ferme en 1895 pour 60 000 francs et la loue à son gendre, Victor Picard, qui meurt au front en 1916. Sa veuve se remarie à René Clément en 1919, lequel cède la ferme en 1948, à son gendre Michel Giraudot. Ses descendants exploitent toujours la ferme à ce jour.



Près de la chapelle, une petite statue de **la Vierge**. Marie est debout, les mains ouvertes, dans une attitude de grâce et d'intercession, posée sur un globe céleste entouré de nuées. Sous son pied apparaît le serpent, qu'elle écrase. À côté du serpent figure un croissant de lune. Ces éléments renvoient directement au passage de la Genèse (3,15) - *Elle t'écrasera la tête* - interprété comme une annonce de la victoire de Marie sur le mal, et à l'Apocalypse (12,1) : *Une femme revêtue de soleil, la lune sous ses pieds...* La statue correspond à une production de la fin XIX<sup>e</sup> siècle – début XX<sup>e</sup> siècle, très probablement après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854 par Pie IX.

**Un tableau de l'Assomption**, école napolitaine du 18<sup>ème</sup> siècle, sans doute réalisé par un élève de Corrado Giaquinto, également restauré par Édouard Dosière. Marie y est représentée au moment de son élévation au ciel dans une lumière dorée venant d'en haut qui souligne le caractère surnaturel de la scène. Entourée d'anges, vêtue de blanc (pureté) et de bleu (couleur céleste et royale), elle exprime la douceur et l'abandon à la volonté divine. La composition est construite verticalement : le regard est conduit vers le haut, vers la lumière et vers le ciel. Le modelé délicat des visages, la douceur des chairs, le jeu des ombres chaudes et la théâtralité maîtrisée de l'ensemble évoquent la peinture religieuse des XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècles.



Ce tableau de l'Assomption rappelle l'importance du culte marial dans la France d'Ancien Régime. Louis XIII et Anne d'Autriche restèrent longtemps sans enfant. En 1638, le roi consacra officiellement la France à la Vierge Marie et demanda que la fête du 15 août, l'Assomption, soit célébrée solennellement dans tout le royaume. Quelques mois plus tard naissait Louis XIV, perçu comme un enfant providentiel.

**Le parcours du collatéral sud** est jalonné d'œuvres dédiées aux femmes.



Au pied de l'un des anciens piliers, le groupe sculpté de ***L'Éducation de la Vierge par Sainte Anne*** est présent à Bellot depuis l'ancien régime et daté de la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle. L'œuvre en pierre polychromée représente un moment de complicité pédagogique et spirituelle entre Sainte Anne, la mère de la Vierge, et la jeune Marie, où la Sainte enseigne la lecture à sa fille.

Au-delà de sa valeur artistique, la statue incarne le rôle des parents dans l'éveil de la foi (les chroniques paroissiales soulignent que *ce sont [les mamans] qui aident les petits doigts à se joindre pour la première prière*), mais aussi un *modèle des mères*. Ce groupe sculpté est un document de la foi briarde, rappelant l'importance de la famille et de l'instruction à Bellot. Classé au titre d'objet aux Monuments Historiques.

**Jeanne d'Arc** dans une attitude de ferveur mystique. Son armure détaillée est recouverte d'un surcot aux plis souples, sa tunique est décorée de fleurs de lys dorées. À sa droite se dresse son célèbre étendard dont Jeanne disait à Reims : *Il a été à la peine, il faut bien qu'il soit à l'honneur*. Jeanne d'Arc se rend à Troyes en juillet 1429, lors de l'expédition menant au sacre de Charles VII à Reims, où la ville, d'abord hostile, finit par se rendre après un court siège et des négociations. Peut-on voir un lien entre *Jeanne sauvant la France face aux anglais* et *Saint Loup sauvant sa ville de Troyes face à Attila* ? Les bulletins paroissiaux n'hésitent pas à présenter Jeanne comme la *Sainte patronne de la France*.



La présence de Jeanne est à relier à une autre femme libre, Christine de Pisan (vers 1364 – vers 1430), première femme de lettres en France à vivre de sa plume en France. Née à Venise et originaire de Pise, elle est la fille d'un médecin que le roi de France fait venir à la cour alors qu'elle n'a que trois ans. Après être devenue veuve (son mari étant mort de la peste), elle refuse de se remarier pour préserver sa liberté, reprend ses études et devient écrivaine professionnelle. Son dernier ouvrage connu, rédigé en 1429, est *Le Ditié de Jehanne d'Arc*, qu'elle présente comme une héroïne envoyée par Dieu.



Sur un pilier, une petite sculpture encastrée dans le mur représente vraisemblablement la **Vierge Marie à genoux en prière**, dans un encadrement architectural de style gothique. Son attitude exprime la piété, l'humilité et le recueillement.

La **Vierge Marie - Immaculée Conception** est figurée debout, les mains jointes en prière, dans une attitude de douceur et de recueillement. Son regard légèrement levé vers le ciel exprime la ferveur et l'abandon à Dieu. Marie porte une robe blanche, symbole de pureté, ceinte d'une écharpe bleue, couleur traditionnelle mariale. Un voile blanc encadre son visage, surmonté d'une couronne dorée ornée d'étoiles rappelant la *femme de l'Apocalypse*. Un chapelet pend le long de son bras, renforçant la dimension de dévotion. Les plis du vêtement sont souples et élégants, avec des rehauts dorés qui accentuent la noblesse de la figure. Elle repose sur un socle portant l'inscription : *Je suis l'Immaculée Conception*, référence aux apparitions de Lourdes (1858). L'ensemble témoigne du renouveau du culte marial au XIXe siècle.



Dans la cadre, sous la statue, **un document en latin** dit : *Seraphici Patris Nostri Sancti Francisci* : de notre père séraphique Saint François ; *Tertii Ordinis Seraphici* : du Tiers-Ordre séraphique - franciscain ; *Canonica erectio fraternitatis* : érection canonique de la fraternité. Ce cadre atteste officiellement la fondation ou la reconnaissance d'un groupe de fidèles (laïcs) rattaché à la spiritualité franciscaine dans la paroisse.



Au sommet de la verrière, **le médaillon** représente la Vierge Marie au Cœur Immaculé. Marie, voilée et auréolée, désigne le Cœur enflammé visible sur sa poitrine, symbole de son amour maternel et de sa pureté. Deux anges adorateurs encadrent la scène, soulignant sa dimension céleste. Cette représentation répond au médaillon du Sacré-Cœur du Christ situé dans

l'autre transept : ensemble, ils forment un diptyque spirituel centré sur les Cœurs de Jésus et de Marie.



**Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus**, dite Sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897), est présentée dans une attitude recueillie et juvénile. Elle est reconnaissable à son habit de carmélite (voile long, manteau ample, tunique simple), un bouquet de roses serré contre la poitrine (*Je ferai tomber une pluie de roses*). La statue est de facture fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle, probablement postérieure à la canonisation (1925) ou à la béatification (1923), période durant laquelle le culte de Thérèse de Lisieux s'est diffusé massivement dans les paroisses françaises. L'encadrement lumineux en forme de rosier doré avec fleurs électriques renforce la référence symbolique aux roses, emblème spirituel de la Sainte.

Près de l'entrée du porche, **l'ancien corbillard**. Il serait l'un des deux seuls conservés en Seine et Marne.



## LES SÉPULTURES

Jusqu'à son transfert au lieu-dit de *l'orge foulée* en 1883, pour des raisons de salubrité publique, le cimetière se trouvait à proximité immédiate de l'église. Ce lieu était clos par un petit mur et une simple grille, créant un lien immédiat entre le monde des vivants et celui des défunts.

Or, l'église Saint-Loup abrite toujours des tombes. Sous l'Ancien Régime, l'honneur d'être enterré à l'intérieur de l'église était réservé au clergé ou aux laïcs de haut rang, tels que les seigneurs ou les officiers de justice. Les sources mentionnent explicitement plusieurs inhumations réalisées à l'intérieur de l'édifice.

**Dans la chapelle de la Sainte Vierge**, la famille seigneuriale de Culoison :

- Messire Pierre du Gourdel (1683), écuyer et Seigneur de Culoison, inhumé en juillet
- Son épouse Renée Dubouret
- Sa fille Renée du Gourdel (1678), décédée à 24 ans, inhumée le 22 février
- Son petit-fils Philippe Blanchard (1688), inhumé à l'âge de 4 ans, fils du seigneur Germain Blanchard et de Catherine du Gourdel
- Sa fille Catherine du Gourdel (1721), veuve en secondes noces de Jean-Baptiste du Buisson et marraine de la petite cloche « Chaterine » fondue en 1718.
- Messire Jean-Baptiste du Buisson (1720), seigneur de Culoison, inhumé le 27 février

**Dans la nef et les bas-côtés** (*les nefs*), plusieurs notables et membres de la communauté :

- Messire Charles du Buisson (1676) : escuyer et seigneur en partie de Culoison
- Magdeleine Martin (1670), enfant de 6 ans originaire de L'Aulnoy-Bruslé, enterrée dans l'église le 6 janvier
- Jacques Blanchoin (1686), membre d'une famille durablement implantée à Bellot, inhumé le 19 février
- Messire Jean Lambin (1701) : curé de la paroisse pendant 23 ans, inhumé le 23 octobre lors d'une cérémonie solennelle en présence de plusieurs confrères
- Jean de Chambly et Roberte Depeuille (1709), couple décédé à peu d'intervalle lors d'un hiver particulièrement meurtrier en janvier
- Messire Nicolas Du Creux - *ou Ducreux* - (1727), dont la famille occupait des fonctions importantes de procureurs fiscaux pour la seigneurie, inhumé le 8 février
- Louis Martin de Lauvyzé (1762), dont la situation de seigneur de Culoison reste discutée par les historiens locaux, inhumé le 26 décembre

**Le chœur et le sanctuaire** abritent également les sépultures des curés de la paroisse :

- Messire Christophe Gautier (1754), doyen rural et curé pendant plus de cinquante ans, inhumé vis-à-vis sa place le 21 janvier
- Messire Pierre-Joseph Daudicourt (1760), curé de Bellot, inhumé le 5 avril
- Le prêtre Messire Joseph Lefèvre (1841), initialement inhumé près du portail, vis-à-vis du second pilier. Ses restes, ainsi que ceux de Estienne Ouvré et de l'abbé Charles Cauvin, ont été transférés dans le nouveau cimetière lors de la désaffectation de l'ancien cimetière entourant l'église en 1881.

L'épithaphe de Messire Sébastien Griffault, curé au XVIIe siècle, est toujours visible sur le mur du sanctuaire, du côté de l'Évangile, rappelant son rôle important dans la paroisse.

## LE COLLATERAL NORD



**Saint Antoine de Padoue** (1195-1231) en habit franciscain, avec la corde à trois nœuds symbolisant ses vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Il tient l'Enfant Jésus dans ses bras, symbole de sa dévotion et de ses miracles, qu'il regarde avec tendresse. Le lys blanc symbolise la pureté et de Sainteté. Ces attributs font de lui un symbole de foi, de charité et d'enseignement.

Né au Portugal, Saint Antoine de Padoue a contribué à développer et à diffuser l'œuvre de Saint François d'Assise dans le monde, en prêchant et en guidant les communautés franciscaines. Ainsi, Saint François fonde l'ordre, tandis que Saint Antoine le fait rayonner dans un esprit franciscain de foi, de charité et de service. À noter que le Saint patron des vanniers, l'activité principale à Bellot fin XIX et début XXe siècle, est Saint Antoine l'Ermite, et non Saint Antoine de Padoue.

**Saint Joseph** avec l'enfant Jésus au bras et une fleur de lys à la main. La statue rappelle que Joseph est gardien et guide de la Sainte Famille, accompagnant Jésus dans son enfance et assurant sa sécurité et son éducation. La présence du lys symbolise la pureté et la chasteté. Saint Joseph est le patron de l'Église universelle, des familles et des travailleurs.

Selon les écritures, Saint Joseph est l'époux de la Vierge Marie et le père adoptif de Jésus. Issu de la lignée de David, les évangiles le considèrent comme un homme juste, humble et protecteur, chargé de veiller sur son épouse la Vierge Marie et Jésus dont il est le père adoptif.



**Saint Nicolas** avec sa mitre, sa crosse d'évêque et un livre, signe de son autorité religieuse et de sa sagesse. À ses pieds, trois enfants dans un saloir. Selon la chanson populaire *Il y avait trois petits enfants...* la légende de Saint Nicolas raconte en effet qu'il ressuscite trois petits enfants tués par un boucher. Cette légende fait de Saint Nicolas le protecteur des enfants.



### *Il y avait trois petits enfants*

*Qui s'en allaient glaner aux champs (bis), s'en vont un soir chez le boucher :*

*— Boucher, voudrais-tu nous loger ?*

*— Entrez, entrez, petits enfants, Y a de la place assurément (bis)*

*Ils n'étaient pas sitôt entrés, que le boucher les a tués (bis),*

*Les a coupés en petits morceaux, mis au saloir comme pourceaux*

*Saint Nicolas au bout de sept ans, vint à passer dedans ce champ (bis),  
alla frapper chez le boucher :*

*— Boucher, voudrais-tu me loger ?*

*— Entrez, entrez, Saint Nicolas, Y a de la place, il n'en manque pas (bis)*

*Il n'était pas sitôt entré, qu'il a demandé à souper (bis)*

*— Voulez-vous un morceau de jambon ?*

*— Je n'en veux pas, il n'est pas bon*

*— Voulez-vous un morceau de veau ?*

*— Je n'en veux pas, il n'est pas beau*

*— Du p'tit salé je veux avoir, qu'il y a sept ans dans le saloir*

*Quand le boucher entendit ça, hors de la porte il s'enfuya (bis)*

*— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas, repens-toi, Dieu te pardonnera*

*Saint Nicolas alla s'asseoir, dessus le bord de ce saloir (bis)*

*— Petits enfants qui dormez là, je suis le grand Saint Nicolas*

*Et le Saint étendit trois doigts, les p'tits se lèvent tous les trois (bis)*

*Le premier dit : — J'ai bien dormi*

*Le second dit : — Et moi aussi*

*Et le troisième répondit : — Je croyais être en paradis !*

## La chapelle du Sacré-Cœur

La déambulation dans le collatéral nord mène à la chapelle du **Sacré-Cœur de Jésus**, comme l'indiquent les monogrammes *IHS* peints sur les murs.



Au centre, dans une niche néogothique en bois surmontée d'un petit dais élancé, se dresse une **statue polychrome du Christ** montrant son Cœur enflammé. Jésus est représenté debout, vêtu d'une tunique claire et d'un manteau rouge richement orné de motifs dorés. Sa main droite désigne son Cœur rayonnant, symbole de son amour pour les hommes, tandis que l'autre main s'ouvre dans un geste d'accueil et de bénédiction. La représentation du Christ entre en résonance avec la vision de Marguerite-Marie Alacoque, représentée sur le vitrail central de l'abside.

L'autel est simple, en bois, avec un petit **tabernacle orné d'un motif rayonnant** symbolisant également le Sacré-Cœur.



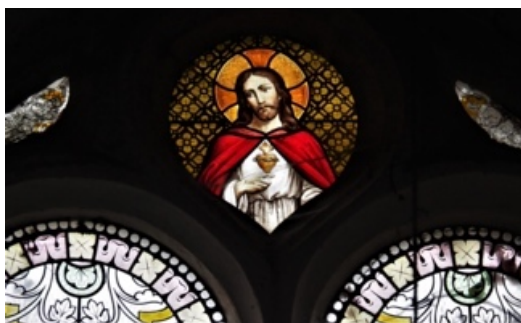
Le **décor peint** des murs est particulièrement remarquable : un fond rose clair semé de **monogrammes IHS** et de petites croix rouges encadre des panneaux en trompe-l'œil figurant des tentures vertes bordées d'or. Ces peintures murales, de style XIX<sup>e</sup> siècle, donnent

à la chapelle un aspect à la fois intime et ornemental. L'ensemble forme un espace de prière consacré à la dévotion au Sacré-Cœur, typique des aménagements paroissiaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le cadre, placé près de la chapelle du Sacré-Cœur, représente la **Sainte Face**, comme l'indique l'inscription « St FACE DE N.S. » (Sainte Face de Notre-Seigneur). On y voit le visage du Christ marqué par la Passion, les yeux clos, portant les traces de souffrance. L'image dévotionnelle renvoie à la fresque de Saint Véronique sur la voûte.



Après la Révolution française et face à la montée de l'anticléricalisme, l'Église développe des formes de piété plus visuelles, affectives et accessibles : le Sacré-Cœur, l'Immaculée Conception, le chemin de croix... La Sainte Face s'inscrit dans ce renouveau. Au XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à la gravure et à l'imagerie pieuse, ces représentations sont reproduites en grand nombre et installées dans les églises. Elles sont souvent encadrées, comme ici, pour favoriser la prière et la méditation. Le visage souffrant du Christ invite à la compassion et à la réparation, thèmes très présents dans la piété populaire de l'époque.



La verrière du transept est dominée, dans son tympan, par un **médailillon du Christ au Sacré-Cœur**. Vêtu d'une tunique blanche et d'un manteau rouge, il montre son Cœur enflammé, symbole de son amour et de sa miséricorde pour l'humanité. L'auréole crucifère et le fond doré rayonnant renforcent la dimension théologique de l'image.

Les deux magnifiques lancettes inférieures sont ornementales, composées de rinceaux et de motifs géométriques polychromes, caractéristiques des ateliers verriers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## LES INSCRIPTIONS

Sur un pilier près de la chapelle de la Vierge et à proximité de la statue de Saint Loup dans la nef, subsistent des traces de **littres funéraires**, bandes noires avec armoiries autrefois peintes dans l'église lors du décès d'un seigneur pour marquer le deuil et afficher ses armoiries. La facture picturale (palette rouge



sombre, dessin relativement rigide, couronne peu élaborée) renvoie stylistiquement à une exécution située entre 1680 et 1715. Le fief de Culoison jouant à cette époque un rôle important dans la paroisse, et l'existence d'une chapelle à Culoison attestant de droits seigneuriaux pouvant inclure la prééminence funéraire dans l'église paroissiale, les littres funéraires pourraient correspondre aux armes des seigneurs de Culoison, vraisemblablement aux Du Buisson ou aux Du Gourdel, même si l'état de conservation ne permet pas une identification certaine. Ce vestige demeure néanmoins un témoignage précieux de l'organisation seigneuriale de la paroisse sous l'Ancien Régime.

D'autres **inscriptions peintes** ou gravées sont partiellement effacées et difficilement identifiables.

Sur le mur du Sanctuaire, du côté de l'Évangile (nord), juste au-dessus de la boiserie, on peut encore lire l'**épitaphe de Messire Sébastien Griffault** (curé de 1635 à 1654): « *Magister Sebastianus Griffault rector hujus Ecclesiae* ». Sébastien Griffault fut curé de Bellot de 1635 à 1654. Il est décrit comme un personnage vénérable ayant tenu les registres avec une grande régularité.

Également située sur le mur du Sanctuaire, une autre inscription concerne **Messire Etienne-François Le Sourd**, curé de Bellot pendant 22 ans (jusqu'en 1782) afin de commémorer les travaux d'embellissement réalisés au XVIII<sup>e</sup> siècle : « *Monsieur Le Sourd, curé zélé pour ce lieu, le rendit de son temps, blanchi, carrelé et peint (1767)* ».



Sur un **pilier à l'entrée du chœur**, une autre inscription très difficilement lisible. Une hypothèse serait *DU TEMPS DE ... MESSIRE CHRISTOPHE GAUTIER ... CURÉ DE CETTE EGLISE ...* Ce type de mention était courant au XVIII<sup>e</sup> siècle pour signaler que des travaux — ici probablement la réalisation de la fresque datée de 1719 — avaient été effectués sous le ministère du curé en fonction.

À noter que l'église Saint-Loup fut entièrement blanchie en 1870 lors d'une campagne de rénovation menée par le curé Pierre Éguin, en vue de moderniser et purifier l'espace sacré pour accueillir dignement le nouveau Maître-Autel en marbre.

## LE CHEMIN DE CROIX



Le 13 mars 1864, le chemin de croix de l'église Saint-Loup de Bellot est solennellement béni par Édouard Binant, curé de Bellot, par délégation de pouvoir de Monseigneur Allou, Évêque de Meaux. L'œuvre est offerte par Mademoiselle Berthe de Corlieu à l'occasion de son mariage avec Antoine Parichault, mariage par lequel le château de Bellot passe à la famille Parichault. Le nouveau chemin de croix, néogothique, polychrome et pédagogique, témoigne du renouveau liturgique et du mécénat local qui ont marqué l'église Saint-Loup au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il remplace le premier chemin de croix très modeste, composé de simples images en noir sous de petits cadres pauvres, érigé sous le ministère de M. Châtellard, curé de Bellot du 22 avril 1827 au 26 mai 1834, grâce au legs du curé M. Saint-Didier.

## LA SACRISTIE

L'histoire de l'église Saint-Loup de Bellot est marquée par l'existence de trois emplacements successifs pour la sacristie.

La première, située derrière le maître-autel, est particulièrement rudimentaire, à *ciel ouvert*, simplement fermée par une boiserie à deux portes. Elle n'est équipée que d'un seul meuble pour les ornements, et des clous au mur pour accrocher les surplis des nombreux chantres et enfants de chœur.

En 1850, l'abbé Binant fait construire une sacristie fermée avec l'aide d'artisans locaux, mais sans accès direct à l'église jusqu'en 1854. En 1859, dans un souci d'économie, le conseil de fabrique décide de meubler la sacristie en réutilisant le bois des anciens bancs supprimés dans le chœur.

En 1874, pour remédier au manque de place et à l'insalubrité, et sous l'impulsion du curé Léon Perrin (1874 à 1893), le conseil de fabrique décide la construction d'un nouveau bâtiment au nord de l'église, sur une partie de l'ancien cimetière. Le curé Perrin en dresse le plan général. L'autorisation municipale n'est donnée qu'en 1890 et les travaux sont dirigés par l'architecte Jules Marmottin. L'inscription au-dessus de la porte communiquant avec l'église témoigne de sa mise en service en 1893.



Décrite comme belle, vaste et claire, la sacristie communique directement avec l'intérieur de l'église par une porte située dans le sanctuaire » et suscite l'admiration des paroisses voisines. Toutefois, malgré la qualité du bâtiment, le carrelage souffre d'une humidité constante car le sous-sol est traversé par un courant d'eau.

## Le costume d'officier municipal du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans la sacristie est conservé un costume de maire rural ou d'officier municipal du XIX<sup>e</sup> siècle. La chaîne avec médaille pendante, portée autour du cou, constitue l'insigne officiel du maire en France. Elle symbolise l'autorité municipale et est revêtue lors des cérémonies civiles ou religieuses. La cocarde tricolore (bleu-blanc-rouge) fixée sur le chapeau renvoie explicitement à la République française. Le bicorne noir, orné d'une ganse métallique et de la cocarde nationale est caractéristique des officiers municipaux au XIX<sup>e</sup> siècle lors des cérémonies officielles, notamment les maires et leurs adjoints. La tenue noire, sobre et élégante — veste, gilet et cravate — correspond à l'habit d'apparat des notables locaux au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble renvoie donc très probablement à la représentation d'un maire de Bellot en costume officiel du XIX<sup>e</sup> siècle, symbole de l'autorité municipale républicaine.



## LES RELIQUES



L'église Saint-Loup conserve plusieurs reliques réparties dans deux châsses en bois de chêne doré, offertes en 1842, authentifiées en 1845 par Monseigneur Allou, évêque de Meaux.

La première, offerte par la Marquise de Tressan, contient trois ossements de Saint Clément.

La seconde, offerte par des donateurs anonymes, renferme un reliquaire d'argent de forme ovale contenant des parcelles du « Saint-Corps » de chacun des apôtres et des évangélistes, ainsi qu'un léger fragment du voile de la Vierge Marie. Ce reliquaire avait été envoyé de Rome par Mgr de Vayssières à Mademoiselle Évelina de Tressan, qui en fait don à l'église.



Les châsses sont bénites et scellées au château de Bellot par Jean-Baptiste Vercel, doyen de Rebais, le 8 octobre 1842. Elles y sont exposées dans une chapelle ardente avant d'être transportées solennellement à l'église le lendemain. Le marquis de Tressan, alors très malade, assiste avec joie aux préparatifs de la procession depuis le château, signant le procès-verbal de l'inauguration quelques jours avant sa mort.

L'arrivée de ces reliques marque profondément la vie de la paroisse, donnant lieu à des processions solennelles, notamment lors de l'établissement de l'Archiconfrérie en 1844 et des tournées de confirmation. Elles font l'objet d'une grande dévotion, malgré les difficultés de conservation dues à l'humidité de l'église qui affecte la dorure des châsses en bois.

Le culte des reliques a joué un rôle majeur dans le christianisme médiéval : les restes des saints ou les objets leur ayant appartenu attiraient les fidèles venus prier et demander leur intercession. Fondé sur la foi en l'Incarnation et en la résurrection des corps, ce culte a souvent transformé les églises possédant des reliques en lieux de pèlerinage, favorisant le développement économique local.

## LES PROCESSIONS

À la fin du XIXe siècle, on observe un fort renouveau du culte marial, en partie pour répondre aux courants anti-religieux de l'époque. La dévotion à Notre-Dame de Lourdes prend une place prépondérante à Bellot.



Les pèlerinages et processions utilisent un matériel liturgique spécifique, dont plusieurs bannières : celle de Saint Loup (classée au titre d'objet aux Monuments historiques), celle du Sacré-Cœur (symbole de la miséricorde du Christ) et celle de la Sainte Vierge (portée lors du Mois de Marie et du Rosaire). L'inventaire de l'église mentionne par ailleurs également un petit autel portatif destiné aux célébrations en plein air lors des déplacements.



Les statues sont portées sur des brancards et les processions parcourent le village ou font le tour de l'église, accompagnées d'offrandes de fleurs et de reposoirs décorés lors de grandes fêtes comme la Fête-Dieu (60 jours après Pâques). Leur parcours suit un réseau de croix et de lieux de dévotion, comme la fontaine Saint-Loup (dans un champ entre les routes de Launoy Brulé et Retourneloup), un réseau de calvaires servant de stations :

- la Croix du Rû (offerte par le Marquis de Tressan et bénite le 6 mars 1842)
- la Croix Perette (route des Brodards)
- la Croix de Culoison (rétablie et bénite le 27 septembre 1868 par l'abbé Éguin)
- la grande Croix du cimetière (mentionnée dès 1668 comme un lieu de sépulture recherché, surtout après le déménagement du cimetière de l'église à l'orge foulée à partir de 1881)
- une croix de bois à la « barrière de Bellot » (offerte par en 1711 par Louis Simon, un habitant de Bellot exerçant le métier de charron).



D'autres croix, disparues ou perdues dans les bois témoignent de la densité de ces symboles dans la campagne bellotière.

### **L'hypothèse d'un itinéraire**

*Au sud, le lieu-dit « la justice de Retourneloup ». En descendant vers la vallée, la « fontaine et la croix Saint Loup ». Puis le « chemin des morts », la « croix Pérette », et enfin le pilori du seigneur de Bellot sur la place et l'église Saint-Loup. Les anciens imaginent un itinéraire de la justice rendue dans les « hauts », puis une procession par les calvaires jusqu'au châtiment et la bénédiction à l'église. À moins que « la justice de Retourneloup » ne se réfère à, la justice expéditive rendue au loup par ce légendaire chasseur face à un loup menaçant qui ouvrait une gueule démesurée pour le dévorer. Sans hésiter, le chasseur aurait plongé son bras dans la gueule de l'animal jusqu'au fond, aurait saisi sa queue et l'aurait retourné comme une chaussette.*

### **Pourquoi la croix « Pérette ? »**

*On trouve trace de ce prénom dans les archives de la paroisse : en mars 1678, une certaine Pérette Godeau, épouse d'un foulon demeurant au moulin des Bruts, est citée comme marraine dans les registres. La croix étant situés non loin du Moulin des Brus, certains historiens locaux trouvent l'hypothèse plausible.*

*D'autres avancent l'hypothèse d'une chanson locale. Lors de la période de Pâques, les enfants de chœur parcouraient le village pour ramasser les « roulées » (dons d'œufs, de gâteaux ou d'argent). Lorsqu'un habitant se montrait avare ou refusait d'ouvrir sa porte, les enfants chantaient un « couplet vengeur » qui mentionnait Perrette :*

*Perrette a mis sa poule couver  
Dans l'intention de rien nous donner  
Un jour viendra l'diable l'emport'ra  
Alléluia !*

*Le personnage de Perrette semble ainsi incarner, dans l'imaginaire local, la figure de la fermière ou de l'habitante peu généreuse.*

## LES CLOCHES



Le clocher de Saint-Loup de Bellot conserve aujourd'hui deux cloches, alors que la paroisse en possédait trois avant la Révolution.

La plus ancienne et la plus petite, baptisée *Catherine* et orthographiée *Chaterine* sur le bronze, d'environ 75 kilos, est bénie le 18 octobre 1705 par le curé Christophe Gautier, avec pour parrain Jean-Baptiste du Buisson, seigneur de Culoison, et pour marraine Catherine du Gourdel. Probablement issue de la seigneurie de Culoison, elle est bénie une seconde fois le 15 août 1718, Catherine du Gourdel étant alors représentée par Marie Le Moine. Son inscription de 1718 est encore lisible, rédigée dans l'orthographe de l'époque : « *I ay esté bénite par Messire Christoph Gautier prestre du diocès dé Maux, curé de Belot. I ay pour parain M. Jan Baptist du Buisson, Seigneur de Culoison et pour marène Damoiselle Chaterine du Gourdel, son épouse. M'ont nommé Chaterine. 1718* ». La cloche est aujourd'hui classée au titre d'objet aux Monuments historiques.

Le même jour de 1705 est bénie la grosse cloche *Marie-Marguerite*, dont la marraine est Marie-Marguerite Bouchet, épouse de Monsieur Le Maistre.

La bénédiction d'une cloche constitue autrefois un événement majeur, presque calqué sur le baptême d'une personne. Chaque cloche reçoit un nom, un parrain et une marraine, généralement choisis parmi les seigneurs ou les notables du lieu. La cérémonie est présidée par le curé de la paroisse, parfois entouré de prêtres voisins, et ses détails sont ensuite consignés dans les registres paroissiaux et gravés dans le bronze.

Une troisième cloche, provenant vraisemblablement de la chapelle Saint-Jean de Culoison, est mentionnée en 1791 dans les registres, avant de disparaître pendant la Révolution.

Les cloches rythment la vie quotidienne. L'Angélus rythme les journées trois fois par jour, marquant le temps du travail et de la prière. En 1793, les fonctions du clerc paroissial incluent l'obligation de conduire et remonter l'horloge de l'église, mais aussi de sonner la cloche dès qu'un orage approche, « la nuit comme le jour », afin d'écarter symboliquement les dangers pesant sur les récoltes et le village. Les cloches servent également à convoquer les assemblées d'habitants.

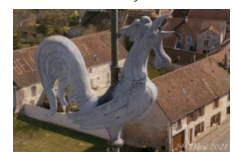
Lors du *fameux feu de Bellot*, dans la nuit du 21 septembre 1834, l'incendie ravage le bourg trois jours durant : quatorze familles sont sinistrées, des maisons, des granges et l'école sont touchées, les récoltes détruites. On sonne sans relâche le tocsin, si bien que la cloche Marie-Marguerite se fêle et reste muette pendant vingt ans.



En 1854, le curé Édouard Binant fait refondre totalement la grande cloche, grâce à ses propres deniers, à une souscription publique et à l'aide du conseil de fabrique. Descendue puis brisée sur la place de l'église, elle renaît sous le nom de *Marie-Hermance*, en l'honneur de sa marraine Élisabeth-Hermance Duguet, épouse de Jacques Ambroise Potel, maire, arguillier et trésorier de la fabrique, qui en est le parrain. Bénie le 27 décembre 1854, *Marie-Hermance* pèse plus d'une tonne pour un diamètre de 1,20 mètre, ce qui en fait la plus grosse cloche du canton de Rebais. Le clocher connaît ensuite plusieurs modernisations : une nouvelle horloge est installée en 1865, remplacée en 1959 par un modèle électromécanique. Sous l'impulsion du curé Victor Verbist, une souscription permet en 1960-1961 l'électrification de la grosse cloche, rendant automatique la sonnerie de l'Angélus.

Un nouveau coq est installé au sommet en 1962 par Eugène Chouteau, dit *Gégène*.

L'ouragan de 1898, la foudre en 1930, et surtout la grande tempête de 1999 dont les vents violents soulèvent la toiture, n'ont pas fait taire *Marie-Hermance* et *Chaterine* qui demeurent aujourd'hui les deux grandes voix de Bellot, portant dans leur bronze plus de trois siècles d'histoire, de foi et de vie communale.



## LA FABRIQUE

Dans chaque paroisse, avant comme après la Révolution, la Fabrique (ou Conseil de Fabrique) est l'institution paroissiale chargée de gérer les biens et les finances de l'église Saint-Loup de Bellot.

Depuis le 29 novembre 1789, et après une structuration officielle par décret Impérial du 7 juillet 1811, la Fabrique administre un patrimoine essentiellement foncier et tire ses ressources de la location des terres, de la vente de produits agricoles, des dons, des offrandes et de la location des bancs. Ses dépenses concernent l'entretien de l'église, l'achat du linge de cérémonie, es ornements, des vases sacrés, des livres religieux, ainsi que le paiement du personnel (bedeau, sonneur).

Dirigée par un conseil de fabriciens (avec le curé et le maire comme membres de droit), la Fabrique repose sur une organisation précise. À Bellot, en 1811, le conseil comprend Paul Brodard (président), Jacques Potel (trésorier), Pierre Brayer, Pierre-Nicolas Binant et J.P. Bonnefoy. Le personnage central est le marguillier, chargé de la gestion quotidienne, de la tenue des comptes et de leur reddition annuelle ; un marguillier en second est souvent élu pour l'assister et lui succéder. Le conseil se réunit traditionnellement dans l'église une fois par an dimanche de Quasimodo, lors d'assemblées convoquées « au son de la cloche », réunissant le curé, les fabriciens et les notables pour décider des travaux et de la gestion paroissiale.

Le dimanche de Quasimodo est le premier dimanche après Pâques. Le terme vient des premiers mots en latin de l'introït de la messe de ce jour : « Quasi modo geniti infantes... ». Le nom a inspiré Victor Hugo pour son personnage Quasimodo dans Notre-Dame de Paris, car l'enfant est trouvé ce jour-là.

La Fabrique prend des décisions concrètes : vente aux enchères du blé paroissial au XVIII<sup>e</sup> siècle, réparation de la maison des Écoles en 1790 et construction d'une maison vicariale ; vente des places dans l'église en 1803 ; construction d'une nouvelle sacristie en 1874, fixation du tarif de location des chapes (vêtements liturgiques - 10 francs pour les neuves, 6 pour les noires, moins pour les usagées) ; réemploi du bois des anciens bancs pour fabriquer du mobilier à moindre coût

À la suite de la loi de séparation de l'Église et de l'État de 1905, la dernière séance du conseil de fabrique se tient le 9 décembre 1906, dans une atmosphère d'émotion. Les fabriciens mettent à l'abri certains objets, notamment l'harmonium caché dans la famille Blanchoin-Beaudoin par crainte de pillage, avant de regagner l'église. Les biens de la Fabrique, essentiellement des terres, sont transférés à la commune ; leurs revenus servent notamment, par un décret de 1909, à financer la création du bureau de bienfaisance en 1910. Ainsi disparaît plus d'un siècle de gestion paroissiale autonome et profondément ancrée dans la vie du village.



## LES CURÉS DE BELLOT

L'histoire de Bellot et de l'église Saint-Loup se reflète dans la succession de ses curés, dont les écrits et les actions ont rythmé la vie paroissiale. Les sources évoluent selon les époques : d'abord les registres de baptêmes, mariages et sépultures, puis les témoignages matériels de l'église (inscriptions, épitaphes, cloches) et enfin les chroniques du bulletin paroissial.

**L'Abbé Faverel** (1511 à 1533), auteur du plus ancien registre connu de la paroisse.

Le premier registre contient notamment le premier baptême connu du village, celui d'une petite fille prénommée Marion en septembre 1511. Ce registre témoigne de son travail de copiste, recopiant des documents plus anciens. En 1533, il achève son ouvrage en le signant d'une maxime latine : *Sat cito si sat bene* (assez tôt fait, si c'est bien fait). Ailleurs, une formule plus familière : *De peu assés*, que les chroniqueurs ont compris comme un soupir de fatigue : *c'est assez pour aujourd'hui* ; à chaque jour suffit sa peine. On imagine le prêtre déposant sa plume d'oie après de longues heures de transcription ; ce geste minuscule, devenu au fil des siècles une scène fondatrice de la mémoire bellotière.

La documentation connaît ensuite une **lacune de près d'un siècle**, durant laquelle les curés de Bellot restent inconnus faute d'archives, mais qui ne signifie pas l'absence d'une vie paroissiale.

**Messire Sébastien Griffault** (1635 à 1667). Son épitaphe est toujours visible dans le sanctuaire.

Il rouvre la série des registres paroissiaux, qu'il tient avec soin dans une écriture gothique régulière. Se présentant comme *prêtre, bachelier et recteur*, il signe *I. S. Griffault* (Isidore Sébastien) d'une manière originale. Probablement originaire de Bellot, il apparaît très intégré à la communauté, étant choisi près d'une centaine de fois comme parrain, ce qui suppose un réseau familial ou relationnel exceptionnellement large dans le village. D'abord mentionné comme vicaire en 1635, il devient ensuite curé et décède vers août 1667, remplacé par son vicaire Nicolas Pélard. Son souvenir demeure dans l'église Saint-Loup, où son épitaphe latine est encore visible, dans le sanctuaire au-dessus de la boiserie (côté de l'Évangile) : *Magister Sebastianus Griffault rector hujus Ecclesiae*.

**Messire Nicolas Pélard** (1667 à 1676). Tient le registre en « belles lettres moulées ».

Prêtre bachelier (diplômé en théologie, avec un niveau d'études supérieur à la moyenne du clergé paroissial), il est vicaire en 1666 et se distingue par la tenue rigoureuse des registres paroissiaux. Il ouvre en 1667 un registre de mariages et sépultures où il signe comme *prestre bachelier et curé de Bellot*. Son écriture soignée rend les actes particulièrement lisibles, et il veille à leur validité : en 1672, alors que le vicaire ou le recteur des écoles rédigeaient souvent les actes à sa place, il prend soin d'authentifier officiellement les pages en y apposant sa signature. Les registres qu'il tient mentionnent plusieurs inhumations et témoignent aussi de la vie sociale du village. Les actes sont alors paraphés au bailliage de Meaux, où un double est conservé, tandis que Bellot relève du diocèse de Meaux, contrairement aux paroisses voisines de Verdelt et Sablonnières, dépendantes de Soissons.

**Messire Saint-Mars** (1676 à 1678). Précurseur de l'état civil moderne.

Il arrive comme vicaire en 1676 et devient curé intérimaire. Il quitte Bellot en 1678 pour devenir vicaire à Jouy-sous-Morin. Son passage reste notable pour une innovation dans les registres : lors d'un mariage en 1678, il introduit pour la première fois un renvoi en marge signé, une pratique annonçant les méthodes plus rigoureuses de l'état civil moderne.

**Messire Jean Lambin** (1678 à 1701). Inhumé dans le chœur.

Très présent dans la vie du village, il est souvent choisi comme parrain, signe de liens étroits avec les familles. Son ministère est marqué par la visite en 1695 de l'abbé Bossuet, archidiacre de Brie et neveu de l'évêque de Meaux, et en septembre 1695 l'inhumation tragique des restes d'un enfant de six ans dévoré par un loup à Champmartin. Il meurt le 22 octobre 1701 et est inhumé dans l'église, en présence de plusieurs prêtres. L'acte est signé par son adjoint Christophe Gautier, qui lui succède comme curé.

**Messire Christophe Gautier** (1701 à 1754). Installe les cloches, inhumé dans le chœur.

Il marque profondément la paroisse de Bellot et devient doyen rural du doyenné de La Ferté-Gaucher. Il préside notamment la bénédiction des cloches Marie-Marguerite et Catherine en 1705, et son nom figure encore sur la cloche « Chatherine » datée de 1718. Son neveu, Claude-Christophe Gautier, est son vicaire avant de devenir curé de Tancrou avant de revenir finir ses jours à Bellot, où il mourra en 1782 à l'âge de 94 ans. Christophe Gautier s'éteint en 1754 et est inhumé dans le chœur de l'église, signe du respect attaché à une vie donnée à la paroisse.

**Messire Pierre-Joseph Daudicourt** – ou *Daudricourt* – (1755 à 1760). Inhumé dans le chœur.

Son arrivée est précédée d'un intérim assuré par le curé de Mary. À cette époque, la paroisse ne dispose plus de vicaire résident et des prêtres des villages voisins ou le recteur des écoles François Legrand suppléent en cas d'absence. Daudicourt meurt prématurément le 4 avril 1760, à environ 47 ans. Il est inhumé solennellement dans le chœur de l'église en présence de nombreux curés de la région et de membres de sa famille.

**Messire Estienne-François Le Sourd** (1760 à 1782). Fait blanchir et carreler le sanctuaire.

Les chroniques le décrivent comme un *bon pasteur* : zèle, charité, souci de mémoire. En 1767, il finance, sur ses propres deniers, d'importants travaux de rénovation du sanctuaire : blanchiment, carrelage et peinture. Une inscription murale, faite de son vivant sur le mur du sanctuaire, en garde le souvenir : *Monsieur Le Sourd, curé zélé pour ce lieu, le rendit de son temps, blanchi, carrelé et peint (1767)*. Ses registres se distinguent par une écriture claire et soignée et il prend soin d'y mentionner ses vicaires. C'est durant son ministère, en 1772, que les registres mentionnent l'existence d'industries florissantes à Bellot, notamment un moulin à foulon et un moulin à huile aux Brus, témoignant de la culture du lin et du chanvre dans la paroisse. Intégré à la vie locale (en 1765, il assiste au mariage de son neveu Jean Roze, notaire royal, fils d'une de ses sœurs), il meurt le 19 janvier 1782 après vingt-deux ans de ministère et est inhumé dans le cimetière, peu avant l'arrivée de son successeur Étienne Ouvré.

**Messire Étienne Ouvré** (1782 à 1824). Le curé de la Révolution et officier public.

Figure majeure de l'histoire de Bellot, son long ministère couvre la période troublée de la Révolution française. En 1793, lorsque l'état civil est retiré au clergé et que personne ne souhaite remplacer le curé, Étienne Ouvré est nommé officier public, par la confiance de ses concitoyens. Le 20 janvier 1793, veille de l'exécution de Louis XVI, il est élu membre du Conseil général de la commune. Il enregistre alors officiellement naissances et mariages civils tout en restant fidèle à sa vocation sacerdotale. Durant la Terreur, il continue même de célébrer la messe clandestinement dans la maison du maire Jacques Antoine Potel. Après la Révolution, il reste adjoint municipal et participe en 1811 à la reconstitution de la Fabrique. Ancien vicaire de La Ferté-sous-Jouarre et docteur de la Sorbonne, il possède des notions de médecine qu'il met au service des habitants. Très engagé dans la vie locale, il manifeste sa générosité dès 1790 en donnant 150 livres pour réparer l'école et construire une maison vicariale. À sa mort en 1824, il est enterré d'abord dans l'ancien cimetière près du portail de l'église, puis transféré plus tard au nouveau cimetière de l'orge foulée.

#### ***Comment se déroulait la messe clandestine chez le maire Potel ?***

*Durant la période la plus sombre de la Terreur, les lettres de prêtrise de l'abbé Estienne Ouvré sont brûlées publiquement par la municipalité. Après sa démission le 1er décembre 1793, il choisit de rester parmi ses paroissiens plutôt que de s'exiler, et trouve refuge chez le maire du village, Jacques Potel. Alors que les églises sont fermées et que la pratique du culte est strictement interdite sous peine de mort, le prêtre continue de célébrer la messe clandestinement dans la maison même du maire au cœur du bourg. Cette pratique est extrêmement risquée, car la vie des citoyens est à la merci de la moindre dénonciation, Bien que Jacques Potel occupe une fonction officielle sous la République, il risque également sa vie en abritant le prêtre et en lui permettant le maintien d'une vie spirituelle cachée. Cette situation perdure jusqu'à ce que le calme revienne progressivement après la chute de Robespierre en juillet 1794.*

**Messire Boucauderuph**, dit « Boileau » (1824 à 1826)

Les habitants ne pouvant prononcer son nom, il est surnommé *Boileau*, mais il signe les registres de son véritable nom. Son passage à Bellot est bref et il meurt peu après avoir quitté la paroisse. Après lui, le service est assuré provisoirement par M. Le Bassac (curé de Villeneuve)

### **M. Vasselin** (1826).

Les registres ne mentionnent que quelques signatures, du 29 mai au 12 juin 1826. Son successeur, M. Cauvin, a noté dans ses mémoires biographiques que M. Vasselin *ne put s'accoutumer au pays*, ce qui explique la brièveté exceptionnelle de son séjour dans la paroisse. Après son départ précipité en juin 1826, le service religieux est assuré provisoirement par le curé de Villeneuve, M. Le Bassac.

### **M. Saint-Didier** (1826 à 1827). Laisse un legs important pour l'embellissement de l'église.

Ses signatures n'apparaissent que du 28 novembre 1826 au 29 décembre 1826. Il tombe malade, s'alite, et meurt en fonctions le 10 mars 1827. Malgré la brièveté de son ministère, il reste dans la mémoire paroissiale comme un bienfaiteur de l'église. Il laisse par testament une somme destinée à l'embellissement de l'église, qui permettra l'érection d'un Chemin de Croix et au carrelage du chœur. Ses funérailles sont célébrées en présence de nombreux prêtres de la région, dont le curé de Villeneuve-sur-Bellot (M. Le Bessac), le curé de Sablonnières, et M. Châtellard, missionnaire — détail important, car en 1827 les deux frères Châtellard se succèdent à Bellot.

### **Jean Châtellard** (1827). Missionnaire, frère du suivant

Il assure brièvement la charge (avril–septembre 1827).

### **Jean-Pierre Châtellard** (1827 à 1834). Curé durant l'épidémie de Choléra de 1832.

Originaire de Savoie, il fait installer un Chemin de Croix grâce au legs de Saint-Didier et participe à une mission religieuse : les sources parlent d'une *renovation des consciences* destinée à raviver la foi après les troubles politiques et sociaux. Son ministère est marqué par les événements de 1830 et surtout par l'épidémie de choléra de 1832 qui cause une centaine de décès dans le village. Il quitte Bellot en 1834 pour Dammartin-sur-Tigeaux, où il achève une longue carrière sacerdotale.

### **M. Paulmier** (1834 à 1837). Curé durant le grand incendie de 1834.

Originaire de Falaise, il poursuit à Bellot l'œuvre de renouveau religieux engagée par son prédécesseur. Sa présence est attestée dans les registres de mai 1834 à avril 1837, avant qu'il ne soit probablement nommé dans les paroisses de Chailly-en-Brie puis de Vers. C'est sous son ministère que le grand incendie de Bellot s'est déclaré dans la nuit du 21 septembre 1834. Durant trois jours, la grande cloche *Marie-Marguerite* a été fêlée à force d'avoir été frappée à coups de marteau redoublés pour sonner le tocsin afin d'alerter la population.

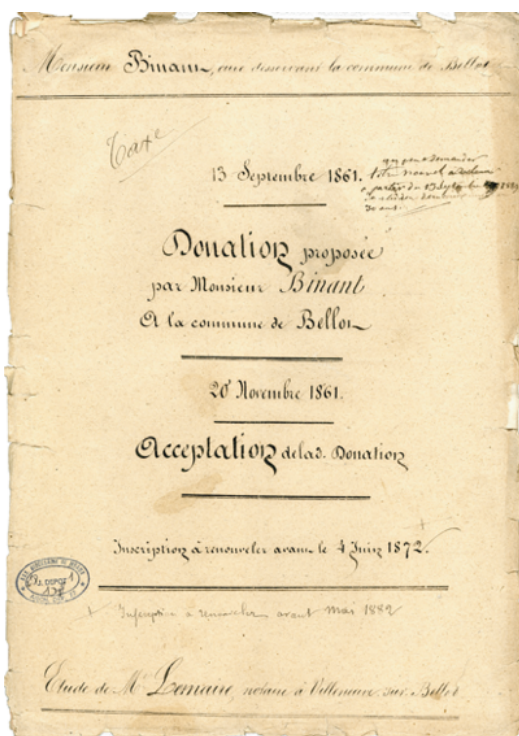
### **Joseph Lefèvre** (1837 à 1841). Mort prématurément à 29 ans.

Originaire de Touques, près de Trouville, et ancien professeur au prestigieux collège de Juilly, il arrive à Bellot en espérant que l'air de la campagne lui rendra des forces ; mais sa santé reste fragile. Dès son installation, il doit être suppléé par son ami Charles Cauvin, alors curé de Villeneuve. Vers la fin de sa vie, en 1840, il est tellement affaibli que les actes paroissiaux sont rédigés par l'instituteur et cleric M. Paschal d'après les notes du curé, puis signés par le doyen pour confirmer leur validité. Malgré la maladie, Lefèvre introduit néanmoins des instructions après les vêpres et la communion publique lors des grandes fêtes. Atteint de la petite vérole, il meurt en 1841 à l'âge de 29 ans et est inhumé dans l'ancien cimetière entourant l'église.

### **Charles Cauvin** (1841 à 1845). Historien de la paroisse, ami fidèle de Lefèvre et homme d'action.

Ami proche de Joseph Lefèvre et lui aussi originaire de Touques, il vient à Bellot pour tenir la promesse de veiller sur la tombe de son ami. Ancien professeur au collège d'Oullins, près de Lyon, il laisse environ 35 pages de notes sur un petit registre, où il consigne des observations sur la vie paroissiale, des cérémonies, des personnes, des événements. Son ministère voit plusieurs enrichissements de l'église : l'installation d'un nouveau tabernacle financé par une loterie organisée par Mlle Evelina de Tressan (1841), la bénédiction de la Croix du Rû offerte par le Marquis de Tressan (1842) et l'installation des reliques envoyées de Rome, offertes par Evelina de Tressan. Curé d'action, il n'hésite pas à sortir du Petit Morin un scieur de long nommé Doublet et son cheval qui y étaient tombés. En 1845, lorsque des pluies continuelles menacent les récoltes, il organise une messe à six heures du matin réunissant quatre-vingts personnes ; quelques jours plus tard, le beau temps revient, *sauvant la moisson*, et l'épisode s'inscrit dans la mémoire paroissiale comme un signe d'espérance. Proche du château, il assiste le marquis de Tressan dans ses derniers instants en novembre 1842. Il quitte la paroisse le 25 septembre 1845 après avoir installé son successeur, Édouard Binant.

**Édouard-Hippolyte-Alphonse Binant** (1845 à 1867). Fait refondre la grosse cloche, généreux envers l'église et la commune.



Dès son arrivée le 28 septembre 1845, il dresse un inventaire complet du mobilier et tient les registres avec une grande précision. Il fait refondre la grande cloche Marie-Marguerite sur la place du village et la bénit le 27 décembre 1854 sous le nom de Marie-Hermance. En 1861, il acquiert la grande croix surmontant encore le maître-autel et bénit en 1864 le nouveau Chemin de Croix offert par Berthe de Corlieu à l'occasion de son mariage. Il établit le *chant romain*, perturbant au passage les chanteurs paroissiaux habitués aux anciennes mélodies.

Sous son ministère, la question du logement du curé devient centrale. D'abord logé grâce à une indemnité municipale de 100 francs (votée en 1850), il acquiert sur ses propres deniers une maison proche de l'église en 1857 pour en faire le presbytère. En 1861, après plusieurs refus de la commune d'une rente perpétuelle contre donation de la maison, il donne la maison à la municipalité en échange d'une rente viagère, à condition qu'elle serve à perpétuité au logement du desservant de Bellot. L'escalier du bâtiment (l'actuelle mairie) est l'ultime vestige du passé. En 1867, estimant ne plus pouvoir assumer sa charge, il demande son remplacement et installe lui-même son successeur

Pierre Éguin. Lors du transfert du cimetière en 1881, ses restes sont déplacés au nouveau cimetière. Sa sœur, Mademoiselle Binant, offre 500 francs à la commune afin qu'une place réservée lui soit accordée au pied de la croix du nouveau cimetière, et l'on y réunit aussi les restes d'Ouvré, Lefèvre et Cauvin.

**Messire Pierre Éguin** (1867 à 1871). Installe le maître-autel en marbre.

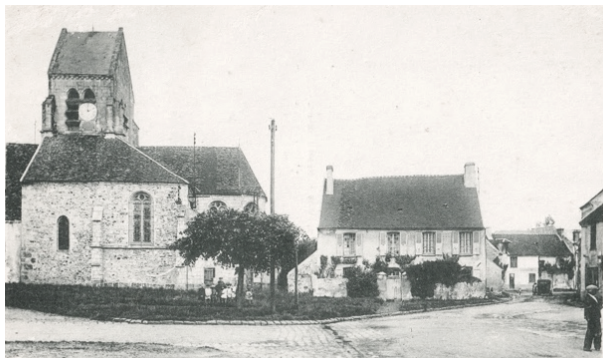
Originaire de Vannes et venant de Sainte-Colombe-les-Provins, il fait réaliser le dallage du sanctuaire et du chœur. Le futur chanoine René Herbin, alors séminariste, aide à transporter les pierres de blocage avec son âne. Pierre Éguin bénit plusieurs statues (la Vierge à l'Enfant offerte par Mme Proffit et Saint Joseph) et fait réinstaller une croix à Culoison. En 1870, il remplace l'ancien autel en bois par un maître-autel en marbre provenant de Saint-Ayoul de Provins. Il quitte la paroisse en mars 1871 pour Saint-Cyr-sur-Morin et reviendra en 1896 assister à la consécration du maître-autel qu'il avait fait installer vingt-six ans plus tôt.

**Léon Perrin** (1871 à 1902). Mène des travaux et transfère le cimetière vers « l'Orge-foulée ».

Dans une période de stabilité, son ministère est marqué par le blanchiment de l'église pour la fête de Saint-Maur en 1870 et surtout le transfert du cimetière en 1881 (jusqu'alors autour de l'église) vers le site de l'Orge-Foulée pour des raisons d'hygiène publique liées à la proximité de puits. Il impulse plusieurs travaux dans l'église, notamment l'installation des bancs de la grande nef (1888) et la construction de la nouvelle sacristie (1890). Il nourrit un projet d'*isolement* de l'église de la place par un muret et une grille du porche au presbytère, qui sera rejeté par le conseil municipal en mai 1894. En 1896, il accueille la consécration solennelle du maître-autel par Mgr de Briey, en présence de quinze prêtres du diocèse. Dans la gestion, Perrin s'appuie sur des notables — les fabriciens Nicolas Blanchoin, J.B. Fagot, Hubert Renault, Louis Griffaut, Léon Herbin — rappelant combien, dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, l'église du village est une œuvre collective administrée au quotidien.

**Louis Thuillier** (1902 à 1909).

**L'abbé Paul Roussel** (1909 à 1942) : le prêtre-historien, fondateur du bulletin *Mon Vieux Clocher*



Paul Roussel marque une nouvelle étape dans l'histoire de Bellot en fondant en 1911 le bulletin paroissial, *Mon Vieux Clocher*, destiné à préserver la mémoire du village. Sous sa direction, le bulletin connaît deux périodes de publication, de 1911 à 1914 puis de 1930 à 1933. Historien attentif, il dépouille les vieux registres "page par page, la plume à la main", là où d'autres n'avaient jeté qu'un coup d'œil rapide. Il recueille les témoignages des anciens pour reconstituer l'histoire locale et n'hésite pas à corriger les erreurs d'auteurs qu'il juge *hâtifs*,

*inexacts et incomplets*. Son ministère est traversé par les guerres. En 1916, mobilisé et sans ressources, il demande une réduction du loyer de son presbytère ; en 1920, la commune lui remet une dette de 500 francs ; il reste curé jusqu'en 1942, en pleine Occupation, et demeure dans la mémoire comme le prêtre-historien qui a contribué durablement à la sauvegarde du passé de Bellot.

**Pierre Thibeau** (1942 à 1946) : En résidence à Villeneuve.

**L'abbé Victor Verbist** (1947 à 1962). Reprend le bulletin *Mon Vieux Clocher* et électrifie les cloches.

Poursuivant l'œuvre historique de Paul Roussel après la Seconde Guerre mondiale, il relance le bulletin *Mon Vieux Clocher* en 1956 et publie des notices historiques sur Bellot et Sablonnières, tout en collectant documents et témoignages auprès des habitants. Très actif, il restaure des traditions religieuses comme le pèlerinage de Saint-Hubert à Sablonnières, répare des vitraux endommagés par des jets de pierres et entreprend l'électrification de la cloche Marie-Hermance au début des années 1960 par une grande souscription récoltant plus de 2 000 N.F. Il soutient les vocations locales, notamment celle de René Lourdin, *un enfant de Bellot*, dont il prépare l'ordination et la première messe à. Malade en 1957, il reprend ensuite son ministère avant de quitter la paroisse en 1962, remplacé l'année suivante par l'abbé Jean Henry.

*René Lourdin, originaire de Bellot, est ordonné prêtre le vendredi 29 juin 1956 en la cathédrale de Meaux. Un car est mis à la disposition des habitants pour assister à la cérémonie. Le dimanche 1<sup>er</sup> juillet 1956, il célèbre sa première messe solennelle en l'église Saint-Loup, la première au village depuis quarante-trois ans. Il est ensuite nommé vicaire à Sainte-Croix de Provins et aumônier militaire de la garnison de Provins, avant de rejoindre les paroisses de Brou, Saint Fargeau Ponthierry et enfin Carqueiranne.*

**Jean Henry** (1963 à 1965)

**François Bécquante** (1965 à 1974). En résidence à Verdilot.

**Le Père Régis Pharisier** (1974 à 2001).

Représentant de l'évêque de Meaux, il assure pendant près de trente ans une présence stable et structurante dans la paroisse. Le 4 décembre 1993, il assiste à l'inauguration de la nouvelle mairie et de l'agence postale, installées dans l'ancien presbytère inoccupé depuis le décès du père Verbist en 1962, en compagnie des personnalités telles que Jacques Larché (sénateur et président du conseil général de Seine-et-Marne), Alain Peyrefitte (député-maire de Provins), Robert Piat (conseiller général et sénateur). Cette scène, où l'Église est présente à côté des autorités civiles dans un bâtiment autrefois presbytéral, dit l'évolution du village : continuité des lieux, transformation des usages, et permanence d'une mémoire partagée.

Depuis les années 2000, l'église Saint-Loup est rattachée au **pôle missionnaire de Coulommiers** et la charge pastorale est assurée par l'équipe en responsabilité sur plusieurs clochers : l'abbé **Pierre Truber**, **François Labbé** (pendant 10 ans) et actuellement **André Urbanek**.

## **CLASSEMENT À L'INVENTAIRE DES MONUMENTS HISTORIQUES**

L'église Saint Loup est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques le 13 juillet 1926.

La cloche Chaterine, la bannière de procession de Saint-Loup, le lambris du chœur, le retable sud de la Vierge, le tabernacle, le groupe sculpté de l'Éducation de la Vierge par Sainte-Anne et la clôture du chœur sont classés au titre objet, entre 1972 et 2008.

## **SOURCES**

- *Mon Vieux clocher – années 1930 à 1938*
- *Mon Vieux clocher – années 1956 à 1962*
- *Archives du département de Seine et Marne*
- *Bellot d'hier à aujourd'hui, Claude Macé et le comité de l'an 2000*
- *Entretiens avec Danielle Boudinot*
- *Entretiens avec Édouard Dosière*

## **REMERCIEMENTS**

*Merci à Danielle Boudinot, aux bénévoles de l'association "Au fil de Saint-Loup", à Patrick Neveux et Mme Claude Majewski (photographes), à Elisabeth Voudon et Toni Caporal (direction des Archives Départementales et de la Mémoire de Seine et marne), à Édouard Dosière (artiste peintre) et à Claude Macé.*

*Rédaction : Laurent Mignard.*